

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -
il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.
Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire de la revue du CEP N° 21

Faut-il accepter la dictature de la science ?	Dominique Tassot	2
La face cachée du darwinisme	Nancy Pearcey	9
Le Professeur Max Thürkauf (1925-1993)	Angelika et Jean de Pontcharra	17
Les dinosaures dans les chroniques anglo-saxonnes	Bill Cooper	22
Les hommes préhistoriques vont enfin vivre plus vieux	Dr Pierre-Florent Hautvilliers	37
L'économie des peuples primitifs et la Genèse	P. A. Lemmonyer	45
Marée noire et rogations	Georges Salet	50
Au sujet de la réincarnation	Abbé Francis Olakingal	57
Etes-vous des cobayes ou des robots ?	Sylvie Simon	61
La vérité comme événement	P. Ignace de la Potterie	69
Des prévisions humaines et de celles de l'Esprit-	Saint Yves Germain	71
La plume : merveille de la Création	W.E.Filmer	79
COURRIER DES LECTEURS		85
Venit sicut dixit	Carl Christaki	86

Faut-il accepter la dictature de la science ?

Dominique Tassot

Résumé : Les missionnaires qui évangélisèrent l'Occident puis les autres continents, allaient prêchant la Création, le Péché et le Rédempteur, fondements imprescriptibles de toute vérité et de toute société chrétienne. Or l'évolutionnisme a réussi à imposer une nouvelle vision du monde à laquelle les théologiens croient salutaire de s'adapter. Le nœud de ce renversement fut la croyance aux chronologies milliardaires de la géologie : on ne pouvait plus imaginer une transmission orale de la Révélation, entre un Adam plus qu'hypothétique et Moïse !.. Aujourd'hui, bien des faits expérimentaux, et notamment ceux que Guy Berthault finit par faire reconnaître, montrent que la science n'a nul droit d'imposer sa dictature à la pensée chrétienne. L'initiative intellectuelle va pouvoir changer de camp.

Lorsqu'un corps dur rencontre un corps mou, c'est le dur qui imprime sa forme sur le mou. Tel fut le procédé de l'écriture « cunéiforme » : en pressant un stylet quadrangulaire sur des tablettes d'argile fraîche, on pouvait noter les comptes et les pensées avec des signes simples (« stylisés »), faciles à lire. C'est pourquoi le « iota » (le « yod » hébraïque) est la plus petite des lettres : celle qu'on trace avec le seul coin du stylet, les autres lettres étant imprimées avec l'arête entière.

Telle est aussi l'histoire de la pensée chrétienne livrée sans défense aux coups de la science évolutionniste. Croyant que les scientifiques détiennent la vraie connaissance sur les choses et les êtres, les hommes d'Eglise, terrorisés par le « syndrome de Galilée », n'eurent qu'une idée : adopter leurs discours et leurs pensées à la vision scientifique du monde, s'y « conformer », s'y mouler afin d'éviter un conflit qu'ils croient suicidaire alors qu'il serait salvateur.

Jésus-Christ avait ordonné à ses apôtres d'aller et d'enseigner toutes les nations. Certes « *les pas des légions avaient marché pour le Christ* », selon le mot de Péguy.

Mais, même si la première diffusion du christianisme fut facilitée par l'étendue de l'Empire romain, on vit les disciples **aller** au devant des peuples, de leurs chefs et de leurs savants et commencer leur **enseignement** par la Création divine de l'univers, la création d'Adam et Eve, le Péché originel, etc... pour enfin proposer le salut à travers l'unique Rédempteur.

Aujourd'hui c'est la science qui va, qui enseigne et qui déploie sa vision du monde, ne laissant à la religion chrétienne que le soin de calmer certaines inquiétudes de la psyché, option facultative tolérée pour ceux qui en sentiraient encore le besoin... Et bientôt, nous expose Nancy Pearcey dans son article sur le darwinisme, la science saura produire la morale, les hymnes et les liturgies adaptées à l'état présent de l'humanité. Car si l'homme est vraiment issu d'un bipède africain, il y a deux millions d'années, ceux qui détiennent la connaissance sur cette origine sont bel et bien les mieux placés pour comprendre quel doit être aujourd'hui notre comportement individuel ou l'organisation de nos sociétés. Clémence Royer, la première traductrice de Darwin en langue française, une philosophe de Lausanne, écrivait dans la préface qu'elle donna en 1862 : *« Nous aurons désormais un critère absolu pour juger ce qui est bon et ce qui est mauvais, au point de vue moral, car la règle morale pour toute espèce est celle qui tend à sa conservation, à sa multiplication, à son progrès, relativement aux lieux et aux temps. Enfin cette révélation de la science nous en apprend plus sur notre nature, sur notre origine et notre but que tous les philosophèmes sacerdotaux sur le péché originel, car elle nous montre dans notre origine toute brutale la source de tous nos penchants mauvais et dans nos aspirations continuelles vers le bien ou le mieux la loi de perpétuelle perfectibilité qui nous régit. »*¹

Ainsi la vision darwinienne et évolutionniste du monde prétend-elle imposer sa marque sur la conception que l'homme a de lui-même. Pour juger de la pertinence de cette vision et de la lucidité qu'elle confère, on lira avec intérêt ces quelques phrases tirées de la correspondance de Teilhard de Chardin.

Le 16 mai 1936, Teilhard écrit de Tientsin au Père Fessard : *« Instinctivement, je ne crois pas beaucoup à la guerre. Mais je suis inquiet de la part considérable de « réaction » qui se mêle aux fascismes, et des bénédictions que pour cette raison ceux-ci reçoivent, au fond. On ne m'enlèvera pas de la tête que le communisme est le plus chrétien des deux, et le plus riche d'avenir : et c'est lui qu'on anathématise, sans discernement. Qui rendra à l'Eglise le sens de la Terre !.. Ce qui me rassure, même chez les fascismes, c'est le développement des mouvements de masse réfléchi : n'est-ce pas un phénomène nouveau dans l'histoire humaine, et une première annonce de ce que nous attendons ? »*²

¹ Darwin, *De l'Origine des Espèces*, Paris, Reinwald, 1862. Préface p.LXIII.

² *Correspondance inédite de P. Teilhard de Chardin et de G. Fessard*, Bulletin de Littérature Ecclésiastique, Institut Catholique de Toulouse, n°4, Oct-Déc. 1989, pp.379-380.

Et le 25 mai 1938, notre profond penseur « chrétien » écrit au Père Auguste Valensin : « *Je ne sais où fixer mes sympathies, à l'heure présente : où y a-t-il le plus d'espoir et d'idéal présentement ?.. En Russie, ou à Berlin ?* »³

Il est certes facile d'ironiser a posteriori sur cet aveuglement devant la nature foncièrement satanique et antichrétienne des totalitarismes du vingtième siècle, mais on voit bien ici comment l'illusion teilhardienne est la conséquence directe de son évolutionnisme : il voit dans tout développement de l'organisation humaine un progrès vers la fraternité universelle des esprits. Ecartant le moule biblique et patristique d'une authentique pensée chrétienne, il accepte les mouvements historiques tels qu'ils se sont imposés et ne vise qu'à les christianiser après coup. Teilhard écrivait le 9 décembre 1933 au Père de Lubac : « *A mon avis c'est de plus en plus le communisme qui, à l'heure actuelle représente et monopolise la vraie croissance humaine. (...) Je rêverais d'une christianisation de la Terre par le baptême du Communisme.* »⁴

En récusant ainsi l'historicité de la Genèse et le drame de la faute primordiale, Teilhard s'est privé lui-même des grâces de discernement dont le penseur le plus doué a toujours besoin. La poursuite de son rêve éveillé l'empêchait de bien voir les faits. Or l'évolutionnisme, selon le mot du biologiste agnostique Jean Rostand est « *un conte de fée pour grandes personnes* ».

Prétendre évangéliser les peuples en se basant sur ce mythe relève d'une tragique méprise. Saint Pierre écrit dans sa deuxième épître : « *Ce n'est pas en suivant des fables habilement inventées que nous vous avons fait connaître la puissance et l'Avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ; c'est pour avoir contemplé sa majesté* » (II Pierre 1 :16).

Pourquoi le christianisme, après avoir établi une civilisation universelle sur le rejet des mythologies nationales, devrait-il subordonner sa foi au mythe unificateur de néopaganisme contemporain ? Cette subordination, surtout, abandonne à l'athéisme l'initiative intellectuelle et culturelle, et la pensée dite chrétienne ne consiste plus qu'à transposer ou adapter des concepts issus d'une vision du monde foncièrement hostile.

³ Ibid., p.383.

⁴ Ibid., p.382.

Le point de départ de cette dévalorisation de la vision biblique du monde, fut l'acceptation générale des chronologies longues, au dix-neuvième siècle. Quatre années après la fondation de l'Ecole Biblique de Jérusalem, le P. Lagrange écrivait dans un article sur le péché originel : « *L'humanité est plus vieille qu'on ne le croyait lorsqu'on recueillait pieusement les débris de souvenirs prétendus primitifs. (...) Pourquoi ces détails sur un fait si ancien, quand tant d'autres souvenirs ont disparu ? **Humainement parlant, la transmission orale depuis le commencement du monde est souverainement invraisemblable.** (...) A prendre le récit de la Genèse comme une information historique, si on le suppose purement humain, et remontât-il au temps de Moïse, sa valeur est simplement nulle pour nous renseigner sur ce qui s'est passé dans la nuit des temps.* »⁵

Comme Lagrange, Darwin avait commencé par faire des études de théologie.

Puis vint ce voyage autour du monde lors duquel son livre de chevet fut « *Les Principes de Géologie* » de Lyell. A son retour, écrit-il, « *de 1836 à 1839, j'en étais graduellement arrivé à reconnaître qu'il n'y a pas à accorder plus de foi à l'Ancien Testament qu'aux livres sacrés des Hindous.* »⁶

Si donc la Bible n'est que la livre sacré des Hébreux, comme le pensait Voltaire, on voit mal comment ce livre serait le vecteur du salut universel, et surtout comment il pourrait fonder une vision du monde valable pour tous les temps et tous les peuples. En 1894, le P. Seméria, disciple du P. Lagrange, « *écrivait dans la Revue Biblique : « Le peuple auquel s'adressent les Livres saints est un peuples ignorant (rudi populo), étroit, matériel, imbu de préjugés scientifiques. Former le caractère religieux et moral de ce peuple et non point combattre ses erreurs scientifiques, tel est le but exclusif (des écrivains sacrés).* » (p.187)

Dans la même veine, on lit donc sans surprise dans une lettre adressée en 1948 au cardinal Suhard par la Commission Biblique, que les événements relatés dans les premiers chapitres de la Genèse l'étaient dans « *un langage simple et figuré, adapté aux intelligences d'une humanité moins développée.* » (Denz. 2302)

Ainsi les exégètes ont-ils peu à peu ôté à l'écriture l'autorité qu'elle tenait de son origine divine. Afin d'éviter toute friction avec la science de son temps, mais soucieux malgré tout de préserver la dogme de l'inspiration,

⁵ P. M.-J. Lagrange, *L'innocence et le péché*, Revue Biblique, 1897, pp.377-378.

⁶ *La vie et la correspondance de Charles Darwin*, par son fils M. Francis Darwin (1887), trad. Henry de Varigny, Paris, Reinwald, 1888, t. I, p.358.

Lagrange eut recours à un sophisme : on ne trompe pas en énonçant le faux, mais seulement lorsqu'on veut l'enseigner. « *Il est impossible que Dieu enseigne l'erreur. Il est donc impossible, non pas que le Bible, où tout le monde prend la parole, contienne des erreurs, mais que l'examen intelligent de la Bible nous force à conclure que Dieu a enseigné l'erreur.* »⁷

Face à ce livre que ses propres défenseurs présentent comme daté, destiné à un peuple ignare et peu évolué, rempli d'erreurs dès qu'il concerne des faits vérifiables (mais divin lorsqu'il aborde les questions invérifiables de la vie surnaturelle), comment veut-on que la science, dominatrice et sûre d'elle-même, reste bien sagement dans ses limites ?

Dans *l'Avenir de la Science*, écrit de jeunesse rédigé en 1848, l'ancien séminariste Ernest Renan écrivait :

« *Ce n'est pas une exagération de dire que la science renferme l'avenir de l'humanité, qu'elle seule peut lui dire le mot de sa destinée et lui enseigner la manière d'atteindre sa fin.*

Jusqu'ici ce n'est pas la raison qui a mené le monde : c'est la caprice, c'est la passion. Un jour viendra où la raison éclairée par l'expérience ressaisira son légitime empire, le seul qui soit de droit divin, et conduira le monde non plus au hasard, mais avec la vue claire du but à atteindre. (...) **Organiser scientifiquement l'humanité**, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention. Je vais plus loin encore. *L'œuvre universelle de tout ce qui vit étant de faire Dieu parfait, c'est-à-dire de réaliser la grande résultante définitive qui clora le cercle des choses par l'unité, il est indubitable que la raison, qui n'a eu jusqu'ici aucune part à cette œuvre, laquelle s'est opérée aveuglément et par la sourde tendance de tout ce qui est, la raison, dis-je, prendra un jour en main l'intendance de cette grande œuvre, et après avoir organisé l'humanité, **organisera Dieu** ».*⁸

Avec les créations liturgiques du Nouvel-Age, nous voici rendus à ce point lumineux que Renan voyait luire à l'horizon. Et la pensée chrétienne visible, débilitee par l'évolutionniste, reste muette devant le déferlement du néo-paganisme. Peut-être, les nouveaux Teilhard, guidés par le « sens de la Terre », espèrent-ils le baptiser après coup !...

⁷ P.M.-J. Lagrange, *La Méthode historique* (1902), rééd. Paris, Cerf, 1966, p.84.

⁸ E. Renan. *L'Avenir de la Science*, Calman-Lévy, Paris, 1850, pp.36,37,65.

Or nous savons que ces chronologies milliardaires ont été infirmées par les expériences de Guy Berthault.

Après d'inévitables attermolements, les sédimentologues et autres spécialistes de la Terre commencent à en tenir compte. A Pékin le *Journal of Geodesy and Geodynamics* a publié ce dernier mois d'août, sous le titre « *Les Principes de la datation géologique mis en question* » un article qui reprend avec quelques compléments celui que *Le Cep* avait donné dans son numéro 4 (juillet 1998). A Moscou ce même article, étayé par des références russes complémentaires, paraît cet automne dans *Lithology and Mineral Resources*, revue de l'Académie des Sciences de Russie. Eugène Musatov, le réviseur de cet article (et Directeur de l'Institut de la Lithosphère dépendant de l'Académie) écrivait en avril dernier : « *Cet article apporte beaucoup d'informations : non seulement il donne les principaux résultats d'expériences faites en laboratoire, mais on y trouve aussi un aliment pour la pensée (mental pabulum), la base de nouvelles recherches créatives.(...)Le sujet intéressera indubitablement de nombreux groupes de lecteurs tant en Russie qu'à l'étranger...* »

Il est donc grand temps que la pensée chrétienne, elle aussi, vienne s'alimenter à la source du réel (qui, lui, ne contredit jamais l'Écriture) et quitte les vapeurs délétères de la mythologie évolutionniste. Oui, selon le mot de saint Jean Chrysostome : « *rien n'est pire que de subordonner les choses spirituelles aux théories humaines* » (*nihil pejus est quam humanis rationibus spiritualia subjicere*) .

*

*

*

Colloque du CEP à Paris (Chevilly-la-Rue)

Vous souhaitez entendre ou réentendre ces conférences, ou les faire connaître ?
Les cassettes sont disponibles :

Le Cep n°21. 4^{ème} trimestre 2002

- C0205** Le Darwinisme, un cas de désinformation scientifique
Dominique Tassot 60 mn
- C0206** Le mythe des datations absolues
Jean de Pontcharra 60 mn
- C0207** Un génocide à visage humain :
les vaccinations collectives et obligatoires
Michel Chavanon 60 mn
- C0208** Biologie et génétique : regard critique sur des erreurs encore
enseignées et concernant l'origine du monde vivant
André Eggen 90 mn
- C0209** Les experts chimistes, les juges et l'explosion de Toulouse
Dr J.-Pascal Serbera 60 mn
- C0210** La plus grande imposture médicale : le cholestérol
Dr François Plantey 60 mn
- C0211** Georges .Charpak : un étrange prix Nobel
Claude Timmerman 60 mn
- C0212** Beaux mensonges, mensonges du beau
Benoît Neiss 60 mn
- Prix franco : cassette 60 mn : 6 Euros ; cassette 90 mn : 7 Euros**
Le lot des 8 cassettes 40 Euros



Bon de commande

M. Adresse :

Commande :

Cassette n°	C0205	C0206	C0207	C0208	C0209	C0210	C0211	C0212
Quantité								

Soit au total : cassettes 60 mn x 6 Euros =

..... cassettes 90 mn x 7 Euros =

... .. Lots complets de 8 cassettes x 40 Euros = _____

Total

A renvoyer au CEP, 4 rue ce Beauvais, 91410 St Cyr-sous-Dourdan.

SCIENCE ET TECHNIQUE

*La face cachée du darwinisme*¹

Nancy Pearcey²

Résumé : Darwin prétendait que l'espèce humaine résultait d'un modelage progressif effectué par la sélection naturelle à partir de groupes de singes. Cette vision des origines de l'homme déteint inévitablement sur toutes les sciences humaines, sur la pédagogie, la religion et le monde. L'Evolution favorise et sélectionne tout ce qui donne un avantage dans la lutte pour l'existence. En exaltant ainsi le succès, et le seul succès, elle ravale inévitablement la morale à l'intérêt, détruit toute notion de vérité et finit par exclure toute idée d'un Dieu supérieur à la Nature. Nancy Pearcey a le grand mérite de nous faire toucher du doigt comment le darwinisme provoque l'écroulement de notre civilisation.

Découvrir les implications du Darwinisme dans tous les domaines de la vie est devenu un passe-temps favori. Si vous n'êtes pas au courant, jetez donc un coup d'oeil à la nouvelle collection de livres des Presses de l'Université de Yale intitulée "*Darwinism Today*" [Le Darwinisme aujourd'hui]. Les livres couvrent des sujets tels que : "*une vision évolutionniste des femmes au travail*" ou "*une vision darwinienne de l'amour parental*" ou même une approche darwinienne de la philosophie politique de gauche. Il semble qu'aucun aspect de la vie n'échappe aujourd'hui à l'application du darwinisme. Vous pourriez appeler Darwinisme Appliqué le sujet de ma conférence : non pas la science en elle-même, mais ses implications dans les autres domaines de la vie.

Il y a quelques mois, les débats faisaient rage à propos d'une discussion controversée sur un nouveau livre traitant du viol. Il s'intitulait "*L'Histoire naturelle du viol*" ; les deux auteurs, des professeurs d'université, émettent l'idée assez incendiaire que le viol n'est pas une pathologie, biologiquement

¹ Aimablement traduit de *Daylight* n° 32 (Printemps 2002) par Claude Eon

² Nancy Pearcey est écrivain et journaliste aux Etats-Unis. Elle a notamment écrit, avec Charles Thaston : « *The Soul of Science : Christian Faith and Natural Philosophy* ». Durant neuf ans elle a dirigé une émission de radio quotidienne analysant l'actualité dans une perspective chrétienne.

parlant, mais qu'il est davantage une adaptation évolutionniste, une stratégie pour maximiser le succès de la reproduction. En d'autres termes, si les bonbons et les fleurs ne réussissent pas, certains hommes peuvent avoir recours à la contrainte pour accomplir l'impératif de la reproduction. Le livre qualifie le viol de "*phénomène biologique naturel produit par l'héritage de l'évolution humaine*", exactement comme "*les taches du léopard et le cou allongé de la girafe*".

Les auteurs furent naïvement surpris du tollé provoqué par le livre car, après tout, ils exposaient une théorie débattue dans les cercles académiques depuis plusieurs années.

Elle s'appelle "la psychologie évolutionniste", qui est une forme nouvelle de sociobiologie, terme peut-être plus familier. Selon cette théorie, si la sélection a produit le corps humain, elle a dû produire également le comportement humain. Tout comportement survivant aujourd'hui doit donc avoir conféré quelque avantage, sinon il n'aurait pas été préservé par la sélection naturelle.

L'un des auteurs, Randy Thornhill, apparut sur la chaîne NPR, où il fut harcelé à plusieurs reprises par des critiques jusqu'à ce que, finalement, exaspéré, il affirme que la logique était incontournable : puisque l'Évolution est vraie, il doit être également vrai, dit-il, "*que tout trait de chaque être vivant, êtres humains y compris, est un héritage de l'Évolution. Ce n'est pas discutable*". En d'autres mots, les partisans de la psychologie évolutionniste nous font la grâce de détailler les conséquences logiques des prémisses du darwinisme.

D'autres adeptes de la psychologie évolutionniste prétendent avoir découvert un avantage pour l'Évolution dans des choses telles que la jalousie, la dépression et même l'infanticide. Il y a quelques années (en novembre 1997) dans le *New York Times*, Stephen Pinker du MIT [Massachusetts Institute of Technology] affirma que "*le circuit affectif des mères avait évolué*" par sélection naturelle pour laisser mourir leurs enfants dans certaines circonstances.

Ces exemples nous rappellent que le darwinisme n'est pas seulement une théorie scientifique mais encore la base d'une conception du monde et qu'elle a des conséquences sur notre définition de la nature humaine, de la moralité et bien d'autres questions. Évidemment, c'est là où le bât blesse pour la plupart d'entre nous qui ne sommes pas des scientifiques. Ce que nous voulons savoir est la différence que le darwinisme apporte et quel impact il a eu sur des questions telles que la moralité et le droit, la famille et l'éducation.

Commençons par l'éducation. L'une des techniques pédagogiques les plus populaires aujourd'hui s'appelle l'éducation "constructiviste". Elle est fondée sur l'idée que la connaissance n'est pas objective mais qu'elle est une construction sociale. Par conséquent il ne faut pas donner aux enfants les "bonnes" réponses mais leur apprendre à construire leurs propres solutions à l'intérieur d'un groupe.

Comme le dit un de ses partisans : *"le constructivisme ne suppose pas l'existence d'une réalité objective extérieure...mais plutôt que les élèves construisent activement leur propre réalité"*. Pour apprendre aux enfants comment "construire leur propre réalité", les professeurs incitent les enfants à inventer leur propre système d'orthographe, leur propre ponctuation, et même leurs propres règles de mathématiques.

D'où viennent de telles idées? Les racines remontent à John Dewey, souvent considéré comme le "père" de l'éducation américaine, dont le but avéré fut d'appliquer le darwinisme à l'acquisition du savoir. Il soutenait que si les hommes ne sont rien d'autre qu'un morceau de la nature, alors l'esprit n'est qu'un organe ayant évolué à partir de formes inférieures dans la lutte pour la vie, exactement comme l'aile de l'oiseau ou la griffe du tigre. Mais une aile ou une griffe n'est conservée par la sélection naturelle que si elle fonctionne bien, si elle remplit sa fonction, si elle permet à l'animal de s'adapter et de survivre. De même, Dewey dit que les idées dans le cerveau sont utiles si elles fonctionnent, si elles nous aident à survivre. Il réclamait une "nouvelle logique" réduisant les idées à des hypothèses sur l'action qui obtiendra le résultat voulu.

Nous voyons les résultats de cette "nouvelle logique", spécialement aux plus hauts niveaux de l'éducation, aujourd'hui inondée par le postmodernisme. Le coeur du postmodernisme est le rejet de toute vérité objective ou universelle : il ne reste que les « points de vue » des féministes ou des homosexuels ou des hispano-américains, et ainsi de suite. Le programme scolaire typique des universités propose désormais des cours tels que la "Littérature lesbienne des Chicanos" [d'origine mexicaine] à l'Université de Californie ou « Black Lavender : une étude du théâtre noir des homosexuels / lesbiennes », à Brown University. Stanford offre un cours intitulé "Eco-féminisme". Frédéric Sommers, de Brandeis University, dit qu'aujourd'hui la plupart des éducateurs ne définissent même plus l'éducation comme une recherche de la vérité mais comme un moyen *"d'armer les étudiants pour la lutte contre le patriarcat, le racisme et la discrimination sociale"*.

Ce scepticisme envers la vérité est également une conséquence directe du darwinisme comme le dit le déconstructionniste bien connu Richard Rorty. Rorty conçoit sa propre philosophie en se demandant quelles sont les conséquences intellectuelles du darwinisme. Sa réponse fut que les idées devaient être considérées comme des outils pour la solution des problèmes, outils qui nous aident à avancer dans la lutte pour la vie. Dans un article de la *New Republic*, il a écrit que *"de conserver la foi en Darwin (notez l'expression "foi") signifie comprendre que l'espèce humaine n'est pas axée sur "la vérité" mais seulement sur l'accroissement de sa propre prospérité"*.

Rorty n'est pas le seul à dire cela. La philosophe Patricia Churchland dit que le cerveau humain a évolué parce que des facultés de connaissance plus complexes *"augmentent les chances de survie de l'organisme. La vérité, quel que soit le sens de ce mot, passe vraiment en dernier"*.

Assez curieusement, Darwin lui-même s'est débattu avec la question de la vérité, pas seulement une seule fois mais plusieurs fois. Dans un exemple typique il écrivait : *"En moi s'élève toujours un horrible doute pour savoir si les convictions du cerveau humain, qui a évolué à partir du cerveau des animaux inférieurs, ont une valeur quelconque ou sont dignes de la moindre confiance"*. Il est significatif que Darwin ait toujours exprimé cet "horrible doute" dans des passages où il reconnaissait qu'il ne pouvait pas chasser complètement sa "conviction intime" que l'univers ne peut pas, après tout, résulter du hasard, mais qu'il demande un Esprit intelligent, une Cause Première. En d'autres termes, il appliquait sélectivement son scepticisme : lorsque son cerveau aboutissait à une conclusion théiste, il prétendait qu'après tout le cerveau humain ne peut pas nous fournir une vérité vraie. Mais puisque sa propre théorie était aussi le produit d'un cerveau humain, il coupait la branche sur laquelle il était assis.

L'une des questions les plus délicates depuis l'époque de Darwin est ce que sa théorie signifie pour la religion. Il y a peu de temps j'ai reçu pour mon petit de cinq ans un livre sur les Bernstein Bears, personnages d'un très populaire livre d'images. Dans ce livre, la famille Bear nous invite à une promenade dans la nature, et en lisant vous tombez tout à coup sur une double page avec un saisissant slogan étalé sur les deux pages en lettres capitales: la Nature est : "tout ce qui EXISTE, ou A EXISTE, ou EXISTERA JAMAIS".

Avons-nous déjà entendu cela quelque part ? Les mots rappellent la phrase bien connue de l'émission de Carl Sagan "Cosmos" sur PBS : *"le cosmos est tout ce qui existe, ou a jamais existé ou existera jamais"*. Sagan faisait écho à la liturgie chrétienne ("comme il était au commencement,

maintenant et dans les siècles des siècles") et ce qu'il proposait n'était rien moins qu'une religion du naturalisme où la Nature prend la place de Dieu comme ultime et éternelle réalité.

Ce que Sagan fit pour des adultes, les Bernstein Bears le font pour de jeunes enfants.

Est-ce que le darwinisme signifie nécessairement le naturalisme philosophique ? Pouvons nous les mettre dans le même panier ?.. C'est une bonne idée de commencer par se demander ce que Darwin lui-même espérait faire ; or il ne fait aucun doute qu'il élabora sa théorie expressément pour remplacer l'hypothèse Dieu. Il insinuait que le hasard et la loi des variations aléatoires et de la sélection naturelle pouvaient imiter le travail d'un esprit.

Auquel cas, évidemment, vous n'avez plus besoin d'un esprit pour gouverner le processus. La sélection naturelle agit comme un crible, séparant les variations néfastes et ne laissant passer que les bonnes mutations. Et Darwin soutenait que si Dieu dirigeait le processus, Il ne créerait que de bonnes variations et il n'y aurait nul besoin de crible ni de sélection naturelle. Placer Dieu dans le processus rendait la sélection naturelle "superflue", comme il dit. Il vit clairement qu'on ne pouvait pas avoir les deux, que soit Dieu, soit la sélection naturelle, était superflu.

Si vous suivez Darwin et faites de la sélection naturelle le créateur, alors d'où vient la religion ? Elle aussi doit être expliquée comme un produit de l'évolution. Dieu est seulement une idée qui surgit dans le cerveau humain lorsque le système nerveux a atteint un certain niveau de complexité. Le professeur d'Harvard E.O.Wilson dans son dernier livre *Consilience* affirme que la religion s'est développée parce que la croyance en Dieu donna aux premiers humains un avantage dans la lutte pour la vie. Et il dit qu'aujourd'hui nous devons abandonner les religions traditionnelles pour élaborer un nouveau mythe unificateur basé carrément sur l'évolution : une religion qui défie le processus lui-même, dans laquelle aucun enseignement, aucune doctrine n'est définitivement vraie car toutes les idées évoluent avec le temps. Certains disent même que Dieu Lui-même évolue : Dieu n'est pas un être infini, mais un esprit fini immanent à l'univers, évoluant avec lui.

Tel est le point de vue de la théologie progressive, celle qui se répand le plus vite dans les séminaires aujourd'hui.

Lors d'une récente assemblée de l'*American Association for the Advancement of Science (AAAS)*, les savants présents furent très surpris d'entendre une voix claire et douce s'élever au-dessus du groupe assemblé

un dimanche matin, pour chanter un hymne intitulé "L'écriture de Dieu". La chanteuse était la femme d'un cosmologiste bien connu et son hymne célébrait le rayonnement issu du Big Bang. "*Les secrets de Dieu sont écrits dans la lumière primordiale*", annonçait le refrain.

Ce chant illustre une séance sur les relations entre la science et la religion, avec des ateliers sur des sujets tels que "la signification religieuse de la cosmologie du Big Bang" et "les ressources scientifiques pour un mythe religieux global". La plupart des orateurs prétendaient que les croyances traditionnelles devaient céder la place à "un mythe fondé sur la science" et ils recommandaient à leurs auditeurs d'élever l'évolution cosmique au rang d'un « *récit religieux irréfutable* » ayant le pouvoir de relier ensemble les humains dans un "nouvel ordre mondial". **Le résultat final du darwinisme n'est peut-être pas le naturalisme, mais un nouveau paganisme.**

Puisque la religion est souvent le fondement de la morale, que veut dire tout cela pour celle-ci ? Dès l'époque de Darwin et depuis, des gens ont redouté que sa théorie ne ruine la morale traditionnelle et ils ont eu raison. En écoutant la radio, vous avez peut-être entendu une chanson qui grimpe rapidement vers le succès, donnée par un groupe appelé *The Bloodhound Gang* [Le gang des limiers]. Le refrain, asséné sans cesse, proclame : "*toi et moi, beauté, on n'est rien que des mammifères ; alors faisons comme ils font sur la chaîne Discovery.*" La vidéo qui accompagne la chanson montre les membres du gang habillés en singes et simulant des relations sexuelles.

A un niveau plus sophistiqué, dans un livre récent intitulé *L'Animal Moral*, Robert Wright écrit que, pour le darwiniste, la moralité n'est qu'une illusion produite par la sélection naturelle. Selon ses termes : "*il n'y a absolument aucune raison de croire que les codes moraux en vigueur reflètent quelque vérité supérieure obtenue par inspiration divine*". Bien plutôt, la raison pour laquelle nous croyons en certaines idées morales est qu'elles nous font adopter des comportements qui aident nos gènes à survivre, par exemple prendre soin de nos enfants. "*Ce qui est le meilleur pour nos gènes, est ce qui semble juste, moralement juste, objectivement juste.*"

En d'autres mots, la moralité n'est qu'un truc du cerveau produit par la sélection naturelle. Pour citer encore Wilson ; "*elle est une illusion léguée par nos gènes*".

S'il en est ainsi, que devient le fondement moral de la loi ? Un système légal est fondé sur un ensemble de principes normatifs, une série de devoirs. Si "la morale est une illusion léguée par nos gènes", que devient le

fondement moral de la loi ?

Il y a un siècle déjà, les implications étaient prévues par Oliver Wendell Holmes, darwiniste convaincu, qui prétendait que la loi n'a pas de fondement moral¹. La loi est seulement la science de la contrainte étatique : les moyens pour l'Etat d'utiliser le plus efficacement son pouvoir de contrainte. Plus récemment, le juriste Richard Posner dit qu'il ne peut exister une chose telle que la "loi naturelle" au sens moral, parce que nous savons maintenant que *"la nature est la scène amoral de la lutte darwinienne pour la vie."*

Mais sans doute la meilleure description de tout ce que cela signifie pour la loi est un article souvent cité d'Arthur Leff, de la Faculté de Droit de Yale. Leff montre que la seule façon d'obtenir des normes morales ultimes est qu'il existe une garantie finale indiscutable de ces normes : "un juge suprême, un législateur absolu...un créateur incréé des valeurs." "Alors, comment appelleriez-vous une telle chose, si elle existait ?, demande Leff. "Vous l'appelleriez Lui".

En d'autres termes, c'est seulement s'il existe un Dieu qui soit Lui-même le Bien et la Justice ultimes, qu'il existe un fondement moral ultime pour la loi. Et s'il n'y a pas de Dieu, affirme Leff, rien ni personne ne peut prendre Sa place. Rien d'autre ne peut remplir le rôle de fondement de la morale, aucune personne, aucun groupe, aucun document car, tous ceux-ci peuvent être contestés. Tous ceux-là peuvent faire l'objet du défi provocant que les enfants adressent à leurs parents ou à la récréation: "ah oui ?!". Tout, sauf un Dieu infini, peut se voir répondre "ah oui ?!".

Mais Leff lui-même ne croit pas qu'un tel Dieu existe et il conclut : *"nous sommes tout ce que nous avons"*. Il n'y a donc pas de normes morales objectives, universellement contraignantes : *"que le plus malin gagne !"*

Et pourtant, et pourtant. Il termine son article en disant : "Passer les bébés au napalm est (encore) mal. Affamer les pauvres est scandaleux. Acheter et vendre son prochain est dépravé. Oui, le mal existe dans le monde. Alors tous ensemble maintenant: "Ah oui ??! Que Dieu nous aide."

Telle est l'impasse postmoderne de la loi. Les Américains veulent se sentir libres de choisir leurs propres valeurs, que personne ne vienne leur dire quoi faire. Et cependant, en même temps, ils veulent pouvoir dire que certaines choses sont intrinsèquement mauvaises, objectivement mal. Le professeur d'Harvard Michael Sandel, dans *Democracy's Discontent*, dit que

¹ Ndlr. Se reporter également à la lettre prophétique et lucide qu'Adam Sedgwick (qui avait initié Darwin à la géologie) lui écrivit aussitôt la parution de l'Origine des espèces (cf. *Le Cep* n°14, p. 31).

le clivage politique majeur aux Etats-Unis git exactement là : entre ceux qui croient que la morale est aux enchères, qu'elle est quelque chose que l'on construit pour soi-même et, d'autre part, ceux qui croient que la morale est "donnée" d'une certaine façon, fondée dans la Révélation divine, ou dans la nature humaine ou de quelque autre manière objective. Sandel montre ce profond clivage dans plusieurs politiques sur la famille, l'avortement, l'économie, et vous trouverez dans son livre des discussions plus détaillées.

Ainsi je conclus que les questions scientifiques évoquées aujourd'hui ont de profondes conséquences pour notre vision du monde sur quantité de sujets et, par suite, sur les problèmes politiques. Si nous voulons comprendre le profond clivage de la société politique américaine aujourd'hui, nous ne saurions mieux faire que d'examiner la science sur laquelle chaque clan s'appuie.

*

*

*

Le Professeur Max Thürkauf (1925-1993) **Angelika et Jean de Pontcharra**

Résumé: Les lecteurs du *Cep* (n°14 et 15) ont pu lire de courts extraits de la pensée du professeur suisse Max Thürkauf¹. Nous proposons ici de faire plus ample connaissance avec ce scientifique et chrétien en traduisant et résumant une brochure parue en Suisse en l'an 2000, « *Max Thürkauf, un prophète dérangent* »².

Max Thürkauf, né le 21 mai 1925 à Bâle en Suisse, fut passionné de chimie dès son enfance. A neuf ans, il donnait déjà sa première « conférence scientifique » à ses camarades de classe, manipulant les fioles, éprouvettes et produits d'un laboratoire miniature qu'il avait construit lui-même.

Ouvrier non qualifié dans une usine chimique dès l'âge de 15 ans, il prépara en cours du soir son baccalauréat et fit des études supérieures de chimie-physique à l'université bâloise. Nommé dans les années 50 assistant du directeur de l'Institut de Chimie-Physique avec statut de fonctionnaire de l'Etat en 1956, il soutint sa thèse en 1958³. Il participa en 1959 aux recherches sur la séparation isotopique au Centre d'Etudes Nucléaires de Saclay et dirigea une installation de production d'eau lourde sous l'égide des Commissariats à l'Energie Atomique suisse et français. Mais la même année, la France effectuait son premier essai nucléaire au Sahara. Max Thürkauf fut bouleversé. Cet événement constitua le point de départ d'une remise en question de son rôle en tant que scientifique. Il le dira lui-même plus tard, ce fut son chemin de Damas.

Prenant pleinement conscience de sa responsabilité de chercheur devant Dieu et devant les hommes, il consacra une grande partie de sa

¹ Un livre a été traduit en français : « *Cosmos et Création* ». Editions Téqui. 1989. Extraits dans *Science et Foi* n° 23, 24 et 25 année 1992.

² « *Max Thürkauf, ein unbequemer Mahner* » sous-titrée « *Kritische Gedanken zur modernen Naturwissenschaft und Technik* ». Andreas Pitsch. Verax-Verlag, Müstair, Suisse, 2000.

³ Thèse ayant pour titre « *Séparation isotopique par gel de l'eau et constantes de diffusion du deuterium et de l'oxygène 18 dans la glace* ».

vie à approfondir la question des rapports de la science avec la foi. Cette démarche aboutira à son retour à l'Église catholique en 1981.

Il était devenu professeur sans chaire de chimie-physique à l'université de Bâle en 1963, mais sa critique philosophique des sciences ne fut pas comprise par ses collègues. On lui suggéra de renoncer à son poste de fonctionnaire, car il n'y avait pas de place pour une recherche philosophique sur les sciences à l'Institut de Chimie-Physique. Comprenant clairement que son travail de recherche l'empêcherait de se consacrer à la connaissance scientifique et aux études philosophiques, il démissionna et son traitement lui fut supprimé en 1969. Mais au nom de la liberté académique⁴ de recherche et d'enseignement, il conserva le droit de donner des cours universitaires à titre gratuit jusqu'en 1990, année de sa mise à la retraite. Il trouva des revenus complémentaires comme pilote-instructeur dans les aéro-clubs de la région bâloise et du Jura suisse. Admirons la force de conviction de ce scientifique qui n'a pas hésité à sacrifier une carrière brillante pour se consacrer à la défense d'un idéal ayant ses racines dans la redécouverte du pouvoir transformant du Christ sur nos vies.

La crédulité de bon nombre d'hommes d'Église face aux sciences matérialistes, à une époque où un nombre croissant de scientifiques se met à rechercher Dieu, a profondément peiné Thürkaut :

« Pour un scientifique croyant, il n'y a rien de moins digne de foi qu'un théologien idolâtrant les sciences matérialistes ».

« Il est facile pour le scientifique de s'éloigner de Dieu dans une science sans prière, mais pour un théologien cet éloignement est encore plus rapide dans une théologie non fondée sur la prière »⁵.

Avec son épouse Inge, il mettait spécialement en garde contre les théories de l'Évolution, mises au goût religieux par le père Teilhard de Chardin⁶.

En effet, le péché originel, que les théories de l'Évolution tentent de vider de sa substance et de sa réalité intrinsèque, nous incline vers le mal et nous pousse vers l'esprit d'orgueil et de domination qui pollue tous

⁴ Cette tolérance est inconcevable en France, pays où la critique des « vérités établies » entraîne une exclusion sans pitié des institutions officielles.

⁵ Opus cité, note 2, page 17

⁶ Les écrits de Teilhard et ceux de ses disciples sont toujours sous le coup d'un « monitum » du 27 juin 1962 prononcé par le saint Office, sous le pontificat de Jean XXIII. Mais un « toilettage » modernisé des utopies teilhardiennes se rencontre chez les évolutionnistes théistes. Voir *Science et Foi* n°24 (1992), 31 et 32 (1994).

les domaines, sans exclure les sciences. Ces dernières sont utilisées comme arme de destruction contre l'Eglise, dépositaire de la Révélation. A l'inerrance de la Bible on substitue l'inerrance de la science⁷. Les clercs qui se déclarent incompetents en sciences et disent par conséquent faire confiance aux scientifiques, refusent obstinément d'écouter les arguments des scientifiques non-évolutionnistes. Un tel aveuglement n'a pas d'explication naturelle.

De même, les époux Thürkaf avaient décelé les dangers du New Age, pseudo-philosophie ayant la prétention de remplacer le Dieu personnel, Créateur et Rédempteur, par un « esprit » diffus et impersonnel, inspiré de la gnose et des philosophies orientales. Tout chrétien passablement formé aura reconnu dans cette organisation une des innombrables nébuleuses préparant l'avènement de l'Antéchrist.

Max Thürkaf, après sa conversion, s'appliqua à suivre la devise de saint Benoît : « *ora et labora* », il espérait un renouvellement des sciences par des moines tout donnés à Dieu.

Le professeur Georg Siegmund de Fulda écrivait dans sa préface à « *Christuswärts* » :

« Il est à espérer que ce livre devienne la contrepartie positive du livre d'Ernest Haeckel « Enigmes du monde », un livre qui a égaré des générations entières dans un matérialisme réducteur et destructeur. Thürkaf pourrait devenir le nouveau modèle d'une génération académique tournée vers le Christ ».

C'est également le souhait de tous les véritables scientifiques qui ont une dette de reconnaissance envers Max Thürkaf, leur « prophète dérangeant ».

Puissent les jeunes scientifiques et chercheurs découvrir la voie que leur montre leur illustre aîné, à l'opposé de ce matérialisme aussi stupide que dangereux. Ce renouveau des sciences ne sera possible que par le renouveau spirituel, principe et base de toute réforme appuyée sur le Vrai, le Beau, le Bon.

Nos vifs remerciements à Madame Thürkaf pour la documentation et les précisions sur la vie et la pensée de son mari. Nous espérons en mettre bientôt des fragments à la disposition des francophones lecteurs du *Cep*.

⁷ Il est remarquable de constater que sur les milliers de pages de la Bible, les scientifiques de toutes époques n'aient pu formuler que de rares objections. Les rationalistes et les exégètes modernistes se sont couverts de ridicule dans l'affaire du lièvre qui est effectivement un ruminant (comme le daman, d'ailleurs...). Se reporter aux n°21 (1991) et 25 (1992) de *Science et Foi*.

Principales oeuvres écrites :

Das Fanal von Tschernobal (1987). « *Le fanal de Tchernobal* » (contraction de Tchernobyl et Bâle, deux catastrophes technologiques). Récit biographique. Le scientifique moderne joue avec le feu.

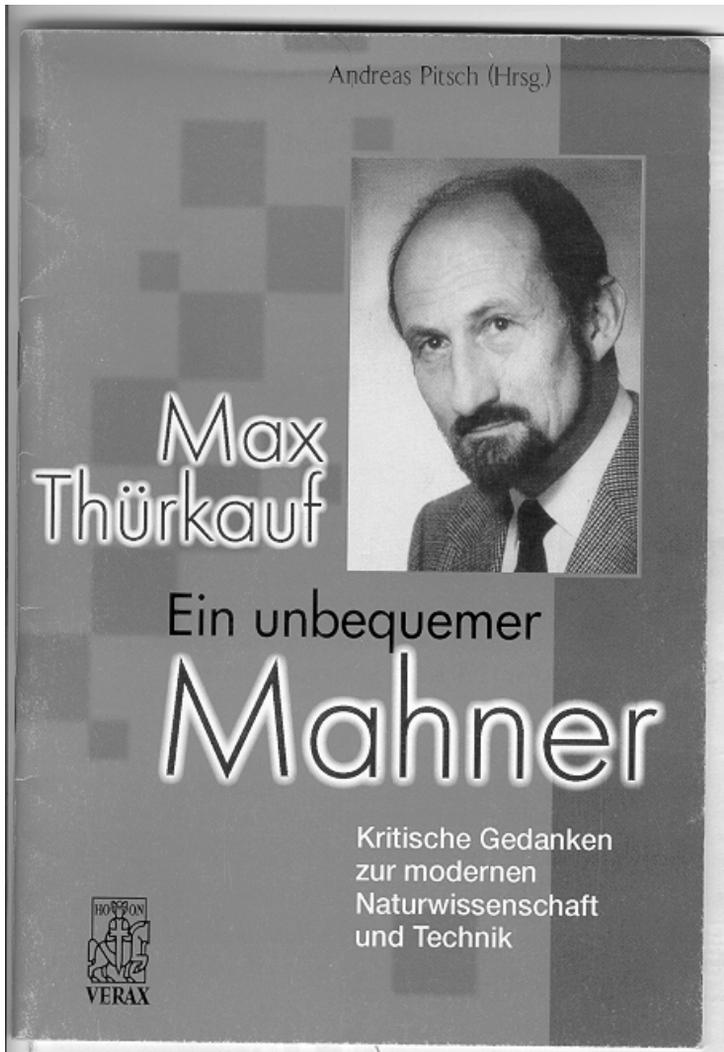
Christuswärts (4^{ème} éd. 2000). " *En route vers le Christ* ". L'aide puissante de la foi contre l'athéisme dans le monde scientifique.

Die Spatzen pfeifen lassen. « *Laissez chanter les moineaux* ». Journal spirituel d'un physicien. L'auteur nous montre son amour des sciences et sa souffrance devant leur mauvais usage qui détruit la Création.

Unruhig ist unser Herz. « *Notre coeur est inquiet* ». Le matérialisme, communiste à l'est et capitaliste à l'ouest, laisse un vide spirituel que seul le Christ peut combler.

Die Gottesanbeterin. « *La mante religieuse* » « Deux scientifiques en quête de Dieu » (traduction chez Téqui).

Franziskus im Atomzeitalter. « *St François à l'ère atomique* ». Visite imaginaire de saint François, frère Antoine et frère Léon dans notre monde moderne. L'Amour éternel rachète le nouveau monde.



HISTOIRE

*"Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies."
(Marcel François)*

Les dinosaures dans les chroniques anglo-saxonnes (2^{ème} partie)

Bill Cooper

Résumé : Le poème épique de Beowulf est le plus célèbre de ces anciens récits qui narrent les combats de l'homme contre les dinosaures. Mais les commentateurs modernes sont paralysés devant cette perspective et récusent une telle lecture littérale. Ils présentent le monstre Grendel, tué par Beowulf, comme un "troll" (génie malfaisant) ou un être imaginaire personnifiant le mal. Ces lectures allégoriques méconnaissent la nature, le style et le langage du poème. Le héros a bien sa place dans la généalogie des rois saxons, et les événements de sa vie sont connus à l'année près. Tous ces faits nous conduisent à affirmer l'historicité du poème de Beowulf, même si elle est incompatible avec les préjugés des modernes à l'égard de nos ancêtres.

Beowulf : L'histoire

Le poème de Beowulf ne subsiste que dans un seul manuscrit datant de l'an 1000 environ. Les critiques modernes pensent souvent que ce manuscrit (British Museum.Cotton.Vitellius A.XV) est la copie d'un original anglo-saxon du milieu du 8^{ème} siècle. Cet original à son tour est décrit comme un poème essentiellement chrétien. Cependant cette affirmation répétée de l'origine supposée chrétienne du poème ne tient visiblement pas compte des faits suivants.

Premièrement, on ne trouve pas la moindre allusion, dans le poème, à un événement, un personnage ou un enseignement du Nouveau Testament. Il y a des allusions précises à certains faits et personnages de l'Ancien Testament, à savoir Dieu, la création, Abel et Caïn, mais ce sont là les mêmes allusions historiques que l'on trouve dans les autres généalogies et récits anglo-saxons pré-chrétiens.

Comme ces récits, tout en montrant une nette réminiscence de certains événements et personnages apparaissant aussi dans le récit de la Genèse, le

poème est manifestement antérieur à toute connaissance du christianisme proprement dit chez les Anglo-Saxons.

Ceci étant, il n'est guère surprenant de découvrir que les sentiments du poème sont fortement païens : exaltation des vertus très contestables de la vengeance, accumulation de pillages, célébration de la force et de la prouesse humaine et confiance en elles.

Des allusions sont également faites à des serments, des sacrifices, des sentiments et des rites d'enterrement incontestablement païens. Aucun sentiment véritablement chrétien ne s'exprime dans ses 3182 vers.

Nulle part dans le poème ne se trouve la moindre référence aux Îles Britanniques ni à un roi ou événement historique britannique (ou anglais). Tout simplement parce que Beowulf est antérieur à la migration des Saxons dans ces îles. Et comment comprendre le passage suivant ? [Lignes 1957 - 1961 dans la langue primitive, non reproduites ici]

Alexander [éditeur moderne de Beowulf] le traduit ainsi:

"Ainsi était cet Offa (roi des Angles continentaux), brave avec sa lance, célèbre à l'étranger à cause de ses guerres et de ses dons; il gouverna avec sagesse la terre de sa naissance. Il eut pour fils Eomer, compagnon des héros..."

Le Offa mentionné ici était l'ancêtre (d'avant la migration) de son homonyme du 8^{ème} siècle, le roi Offa de Mercia (757 - 796) que nous trouvons dans les généalogies saxonnes primitives. Nous rencontrons Eomer dans les mêmes généalogies sous le nom de Eomaer (à strictement parler, le petit-fils et non pas le fils d'Offa). Ces anciennes généalogies étaient manifestement fraîches dans la mémoire de l'auteur de Beowulf, ce qui nous renseigne sur l'époque de composition du poème.

D'autre part, il n'y a pas de flagornerie dédicatoire du poème à quelque roi anglo-saxon chrétien, pas même au roi Offa dont l'ancêtre est immortalisé dans le poème et sous les auspices duquel, selon quelques érudits modernes, serait écrit le poème.

D'autres érudits optent pour une date plus récente encore du poème ; pourtant les personnages peuvent être historiquement datés de la fin du 5^{ème} et du début du 6^{ème} siècles, soit bien des années avant l'adoption du christianisme par les Saxons. Bref, le poème appartient nettement à l'époque païenne dont il traite.

Beowulf, le personnage en l'honneur de qui le poème fut écrit, était fils de Ecgtheow et naquit en 495. A l'âge de sept ans, en 502 il fut amené à la cour de Hrethel, son grand-père maternel (445 - 503) alors roi des Geatingas, une tribu habitant le sud de la Suède (et dont le fondateur

éponyme, Geat, apparaît également dans les généalogies anciennes).

Après une jeunesse peu prometteuse et frivole, années pendant lesquelles eurent lieu les guerres entre les Geatingas et les Suédois, notamment la bataille de Ravenswood (*Hrefnawudu*) en 510, Beowulf entreprit son célèbre voyage au Danemark, pour rendre visite à Hrothgar, roi des Danois. Ceci se passait en 515, vingtième année de Beowulf. Ce fut aussi l'année de la mise à mort du monstre Grendel, que nous étudierons bientôt.

Six ans plus tard, en 521, le roi Hygelac, oncle de Beowulf, était assassiné.

On sait que Hygelac a vécu de 475 à 521, étant monté sur le trône des Geatingas en 503, année de la mort de son père Hrethel. Il est mentionné dans *L'Histoire des Francs* de Grégoire de Tours sous le nom de Chlochilaichus. Là et dans d'autres sources latino-franques, il est décrit comme un roi danois (*Chogilaicus Danorum rex*) et non pas comme un Geat, mais la même erreur est commise par nos propres chroniqueurs anglais lorsqu'ils incluent les Vikings norvégiens sous le nom générique de « Danois ». Le *Liber monstrorum*, cependant, fait correctement allusion à lui comme roi des Geat (*Rex Getarum*). Saxo le mentionne aussi comme le Hugletus qui écrasa le chef suédois Homothus. Homothus, à son tour, est le même que l'Eanmund décrit ligne 2612 du poème de Beowulf.

A la mort d'Hygelac, Beowulf déclina l'offre de succéder à son oncle sur le trône des Geatingas, préférant le rôle de tuteur du prince Heardred, le fils d'Hygelac, pendant sa minorité. Heardred vécut de 511 à 533.

Il était donc dans sa dixième année lorsqu'il devint roi. Heardred fut tué par les Suédois en 533 (il avait donné refuge aux neveux du roi de Suède Onela) et ce fut cette année là que Beowulf prit les rênes du royaume. Beowulf régna sur son peuple en paix pendant cinquante ans, mourant à l'âge de 88 ans en 583. Les circonstances de sa mort sont cependant particulièrement significatives pour notre étude, comme nous le verrons.

Beowulf et les dinosaures

Nous devons d'abord chasser une idée fausse qui a embrouillé les études dans ce domaine depuis des années.

Depuis la "redécouverte" du poème au début du 18^{ème} siècle, les savants ont voulu, dans leurs traductions du poème, assimiler les monstres à des "trolls". Le monstre Grendel aurait été un troll et la femelle plus âgée, que les Danois prenaient pour sa mère, est pareillement appelée une femme-troll.

Le mot "troll" est d'origine nordique ; dans les contes de fées de l'Europe

du Nord il désigne un nain ressemblant à un homme, malfaisant et chevelu, qui substitue des enfants-troll aux enfants d'hommes au milieu de la nuit. Mais les trolls sont parfois décrits comme des géants malfaisants et hirsutes dont certains vivent sous les ponts ou dans les caves.

Or le mot "troll" est entièrement absent du texte original anglo-saxon de Beowulf ! Le poème est plein d'expressions que nous appellerions des termes zoologiques se référant à toutes sortes de créatures. Mais aucune d'elles n'a rien à voir avec des nains, des géants, des trolls ou des fées, malfaisants ou non. Et puisque nous sommes sur le sujet, le monstre Grendel fit sa proie des Danois pendant douze longues années (503-515). Allons-nous sérieusement croire que ces Vikings danois, dont les sauvages guerriers frappaient d'une telle crainte les coeurs de leurs voisins, furent pendant 12 ans rendus impuissants par la peur d'un nain chevelu ou même d'un géant ? Car c'est cela que certaines traductions fautives voudraient nous faire croire.

A l'époque de la mise à mort du monstre Grendel, en 515, Beowulf lui-même était déjà devenu un chasseur de dinosaures confirmé. Il était célèbre chez les Danois, à la cour de Hrothgar, pour avoir débarrassé les chenaux locaux d'animaux monstrueux dont la nature prédatrice rendait la vie hasardeuse sur les bateaux sans pont des Vikings. Heureusement le poème anglo-saxon, écrit pour célébrer son héroïsme, nous a conservé non seulement la description physique de quelques uns des monstres rencontrés par Beowulf, mais même les noms sous lesquels certaines espèces de dinosaures étaient connues des Saxons et des Danois.

Cependant, pour comprendre exactement ce que nous lisons quand on examine ces noms, nous devons observer la nature de la langue anglo-saxonne.

Les Anglo-Saxons (comme les Allemands et les Hollandais) avaient une méthode très simple pour construire les mots ; et leurs mots pour les objets courants peuvent paraître amusants à nos oreilles. Un corps, par exemple, était simplement une « maison d'os » (*banhaus*) et une articulation une « serrure d'os » (*banloca*).

Lorsque Beowulf parle à son interrogateur danois, on dit très littéralement qu'il a « débloqué son stock de mots » (*wordhord onleoc*). Le nom lui-même de Beowulf signifie ours et il est construit de la façon suivante. "Beo" est le mot saxon pour abeille et Beowulf signifie littéralement abeille-loup. La tête de l'ours ressemble à celle d'un chien et

pour ceux qui l'observaient à distance respectueuse il semblait manger les abeilles lorsqu'il faisait un raid sur leurs ruches pour le miel. Alors ils appelèrent simplement l'ours un « abeille-loup ». De même le soleil s'appelait *woruldscandel*, soit « monde-chandelle ». C'était donc une langue très terre à terre mais en même temps très poétique, ayant un fort pouvoir descriptif dépourvu d'ambiguïté.

Le massacre de Grendel est évidemment la plus fameuse des rencontres de Beowulf avec les monstres et nous examinerons attentivement la description physique de l'animal telle qu'elle est donnée dans l'épopée. Mais dans le repaire de Grendel, un grand lac marécageux, vivaient d'autres espèces de reptiles désignées collectivement par les Saxons sous le nom de *wyrmcynnnes*, littéralement espèce de ver, une race de monstres et de serpents.

Beowulf et ses hommes les rencontrèrent lorsqu'ils poursuivirent la femelle de Grendel jusque dans son repaire, après qu'elle eût tué et dévoré le ministre du roi Hrothgar, Asshere. La tête à moitié dévorée du malheureux fut trouvée au sommet de la falaise surplombant le lac.

Parmi ces créatures, il y en avait que les Saxons et Danois appelaient *saedracan* (dragon marin) et on pouvait les voir du haut de la falaise plongeant soudain dans les eaux profondes du lac. Peut-être percevaient-ils l'arrivée des humains. D'autres créatures reposaient au soleil lorsque les hommes de Beowulf les découvrirent, mais au son de la corne de guerre, elles se précipitèrent vers l'eau et se glissèrent sous les vagues.

Ces autres créatures comprenaient une espèce connue des Saxons comme le *nicor* (au pluriel : *niceras*), et ce mot a des connotations importantes pour notre étude dans la mesure où il devint plus tard *knucker*, mot du moyen-anglais désignant un monstre ou un dragon marin. Le monstre de Lyminster dans le Sussex était un "*knucker*", tout comme plusieurs des autres dinosaures signalés dans cette région.

L'étang dans lequel vivait le dragon de Lyminster s'appelle encore aujourd'hui le Trou du Knucker. Les îles Orcades, dont les habitants, c'est significatif, sont des Vikings et non des Écossais, ont eux aussi leur *Nuckelavee*, ainsi que les habitants des îles Shetland. Sur l'île de Man, ils ont un *Nykir*.

Parmi les animaux généralement appelés *wyrmas* (serpents) et *wildeor* (bêtes sauvages) vivant dans le lac, il y en avait un en particulier appelé *ythgewinnes*. Intrigué par lui, Beowulf lui décocha une flèche et l'animal fut alors harponné par ses hommes utilisant un *eoferspreotum* (« épieu modifié »). Une fois le monstre mort, Beowulf et ses hommes sortirent le

ythgewinnes de l'eau et étendirent son corps pour l'examiner. Ils avaient, après tout, une sorte d'intérêt professionnel pour les animaux qu'ils combattaient. Cependant, parmi les monstrueux reptiles qu'ils avaient rencontrés dans le lac, on disait que certains faisaient une sortie en milieu de matinée et provoquaient des ravages parmi les bateaux dans les chenaux marins.

Beowulf réussit à nettoyer les voies maritimes entre le Danemark et la Suède de certains monstres marins qu'il appelait *merefixa* et *niceras*. Après cette opération, les carcasses de neuf de ces créatures (*niceras nigene* - Alexander traduit par erreur *nigene* par sept) furent étalées sur la plage pour les examiner de plus près, et ce sont ces *niceras* que l'on retrouve constamment comme figures de proue des bateaux Vikings.

Reptiles volants

Le dernier monstre tué par Beowulf (qui mourut suite à cette rencontre, en 583) était un reptile volant vivant sur un promontoire surplombant la mer à Hronesness, sur la côte sud de la Suède. Les Saxons (et sans doute les Danois) connaissaient les reptiles volants en général qu'ils appelaient *lyftfloga* (volants dans l'air), mais cette espèce particulière de reptile volant, celle de Hronesness, ils l'appelaient *widfloga*, littéralement « volant très loin », et la description qu'ils nous en ont laissée correspond à celle d'un *Ptéranodon* géant. Les Saxons ont aussi décrit cette créature comme un *ligdraca*, ou « dragon-feu », ayant 15 m de long (ou peut-être d'envergure ?) et environ 300 ans d'âge. Le grand âge est un trait commun, même chez les reptiles contemporains non-géants.

Ce qui est particulièrement intéressant pour nous, le nom de *widfloga* aurait distingué cette espèce particulière de reptile volant d'une autre semblable mais capable seulement de vols courts, que les paléontologues modernes appellent le *Ptérodactyle*.

Mais qu'en est-il du fameux monstre qui fut certainement le plus féroce de tous les dinosaures rencontrés par Beowulf ?

Grendel

On pense à tort que le nom de Grendel était le nom propre par lequel les Danois désignaient cet animal particulier. De même qu'on appelle son cheval Dobbins ou son chien Fido, ce monstre, croit-on, s'appelait Grendel.

En réalité, Grendel est le nom que nos ancêtres donnèrent à une espèce particulière de reptiles géants.

En 931 le roi Athelstan de Wessex accorda une charte dans laquelle un certain lac dans le Wiltshire (Angleterre) est appelé (comme au Danemark) « lac aux grendels » [*grendles mere*]. D'autres lieux, mentionnés dans les vieilles chartes, *Grindles bec* et *Grendeles pyt* par exemple, étaient ou avaient été également des lieux de résidence de cette espèce particulière d'animal. Grindelwald, littéralement « forêt de Grendel » en Suisse, est un autre de ces endroits. Mais d'où le nom de Grendel vient-il lui-même ? Quelle était son origine et quelle information apporte-t-il ? Plusieurs mots anglo-saxons partagent la même racine que Grendel. En vieil anglais le mot *grindan* par exemple, d'où dérive notre mot *grind* [écraser, broyer], signifiait un destructeur. Mais l'origine la plus vraisemblable du mot est simplement que Grendel est le terme onomatopéique dérivé du norvégien ancien *grindill* signifiant un orage ou de *grenja* signifiant mugir. Le mot Grendel rappelle fortement le grognement profond émis par un très gros animal pour devenir en moyen-anglais *grindel* signifiant en colère.

Pour les malheureux Danois, qui étaient victimes de ses raids, Grendel cependant n'était pas qu'un animal. Pour eux il était semblable à un démon, quelqu'un qui était *synnum beswenced* (accablé de péchés). Il était *godes ansaca* (ennemi de Dieu), le *synscatha* (le malfaisant), *wonsaeli* (damné), véritable *feond on helle* (démon de l'enfer) !

C'était l'un des *grundwyrgen*, un de ces monstres meurtriers et maudits dont les Danois disaient qu'ils descendaient de Caïn lui-même. De telles descriptions de la nature de Grendel font comprendre l'angoisse des hommes de cette époque appréhendant ses raids sur leurs foyers.

Quant à la description physique bien plus intéressante de Grendel, avec ses habitudes et la localisation de ses repaires, elle se présente comme suit. Dans les lignes 1345 - 1355 du poème, Hrothgar donne à Beowulf les renseignements suivants lorsqu'il décrit Grendel et l'un des compagnons du monstre:

"J'ai entendu dire par certains de mes sujets qui habitent la campagne, conseillers de cette cour, qu'ils ont vu une paire de gigantesques errants hantant les marécages, des êtres de l'autre monde.

Et l'un d'eux, pour autant qu'ils aient pu en juger, avait l'apparence d'une femme; mais une forme d'homme, bien que tordue, et suivait aussi le chemin de la retraite, sauf qu'elle était gigantesque, plus que n'importe quel être humain. Les gens de la campagne l'appellent depuis longtemps du nom

de Grendel..."

Dans ce passage les mots clés dont nous tirons une information importante sur l'aspect physique de Grendel sont "*avait l'apparence d'une femme*" et "*une forme d'homme*". Les Danois qui avaient vu les monstres croyaient que la femelle était la plus âgée des deux et qu'elle étaient la mère de Grendel. Mais que nous disent de si important les termes de la description ? Simplement ceci: que la femelle avait l'apparence d'une femme et que le mâle ressemblait à un homme. En d'autres mots ils étaient tous deux bipèdes, mais plus grands que n'importe quel humain.

Un autre détail important est ajouté ailleurs dans le poème à propos de l'apparence de Grendel lorsque le monstre attaqua les Danois pour ce qui devait être la dernière fois. Aux lignes 815 - 818 où l'on nous raconte en détail comment Beowulf infligea une blessure fatale au monstre (Beowulf tint le monstre par une clé au bras qu'il tordit ensuite: ligne 964), on trouve l'information suivante:

"Une douleur brûlante s'empara du monstre terrifiant lorsqu'une blessure béante apparut sur son épaule. Les tendons claquèrent et l'articulation du bras éclata en deux".

Pendant 12 ans les Danois avaient essayé de tuer Grendel avec des armes conventionnelles: couteaux, épées, flèches et le reste. Mais sa peau impénétrable les avait toutes défiées et Grendel pouvait attaquer les Danois en toute impunité. Considérant cela, Beowulf décida que la seule façon d'attaquer le monstre était de l'empoigner en combat rapproché.

Les membres antérieurs du monstre, que les Saxons appellent *eorms* (bras), et que certains traduisent par pattes, étaient petits et relativement malingres. Ils étaient le point faible du monstre et Beowulf s'y attaqua directement. Beowulf était déjà célèbre pour sa prodigieuse force de poignet et il l'utilisa pour littéralement arracher l'un des petits bras de Grendel.

Grendel est cependant décrit, ligne 2079 du poème, comme un *muthbona*, quelqu'un qui tue avec sa bouche ou ses mâchoires et la rapidité avec laquelle il pouvait dévorer sa proie humaine nous donne une idée de la taille de ses mâchoires et de ses dents. Pourtant c'est la taille même des mâchoires de Grendel qui a permis à Beowulf d'attaquer les membres antérieurs car, en se précipitant sur la poitrine de l'animal entre ses bras il se plaçait sous ces mâchoires à l'abri des terribles dents de Grendel. On nous raconte que dès que Beowulf eût saisi les pattes du monstre (et nous devons nous rappeler que Grendel n'était qu'un jeune et pas du tout un adulte mâle), l'animal, surpris, tenta de s'échapper au lieu d'attaquer Beowulf. L'animal comprit

d'instinct le danger dans lequel il se trouvait et il voulut échapper à l'étreinte de l'homme qui constituait une menace inattendue et qui lui infligeait une si terrible douleur. Mais c'est justement cette tentative de fuite qui mit Grendel à la merci de la stratégie de Beowulf. Ce dernier dans la lutte qui s'ensuivit, fut capable d'arracher l'un des bras de l'animal comme cela est si bien décrit dans le poème. A cause de cette effroyable blessure, le jeune dinosaure retourna à son repaire où il saigna à mort.



Fig 1. La prise utilisée par Beowulf pour tuer Grendel était-elle si nouvelle ?.. Cette gravure sur un antique sceau babylonien montre un homme saisissant le membre antérieur d'un monstre en vue de l'amputer.

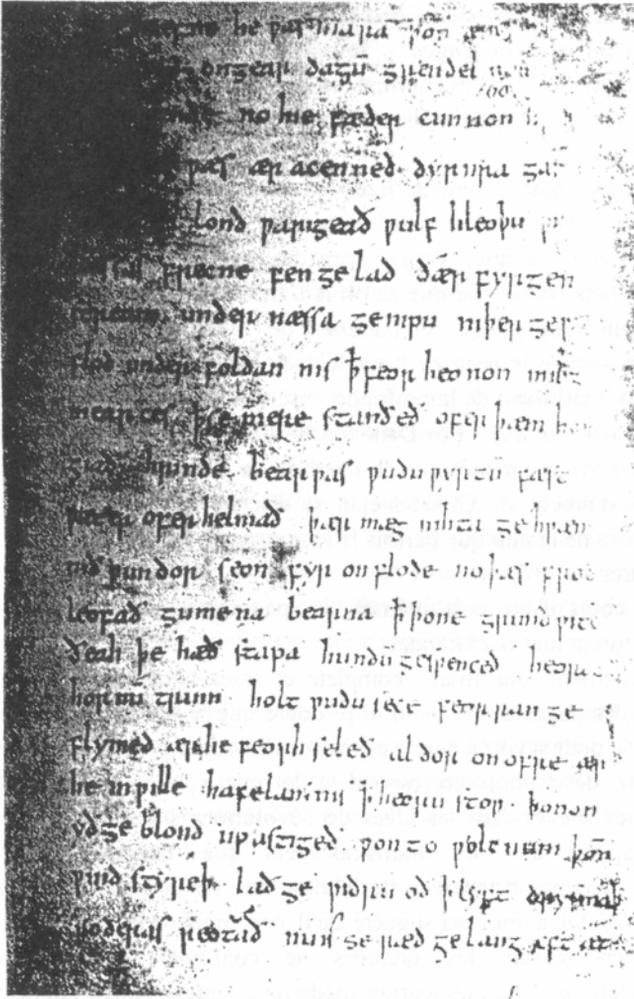


Fig. 2. Une page (folio 160a) du manuscrit Cotton. Vitellius. A. XV où se trouvent les lignes 1355 à 1376 de l'épopée de Beowulf. On y trouve la description du repaire de Grendel, un grand et lugubre marécage. Le mot Grendel se lit sur la deuxième ligne à partir du bas.

En ce qui concerne ses repaires et ses habitudes, Grendel chassait seul, et les habitants effrayés, on le comprend, qui voyaient parfois au clair de lune sa silhouette descendre des landes couvertes de brume l'appelaient *atol angengea*, le « terrifiant solitaire ». C'était un *mearcstapa* (rôdeur des confins), un être qui chassait dans les confins et autres lieux périphériques (« hantant les landes », traduit Alexander).

On comprend comment Beowulf fut si richement récompensé et devint si célèbre pour avoir tué le monstre.

Il chassait la nuit, s'approchant des habitations, et attendait en silence dans l'obscurité que sa proie s'endorme, avant de s'abattre sur elle tel un *sceadugenga* (un marcheur de l'ombre, de la nuit). Glissant silencieusement le long de l'étendue stérile et désolée des marécages (*fenlith*) il jaillissait de la profonde obscurité de la nuit tel l'ombre de la mort (*deathscua*). Les Danois utilisaient un veilleur de monstres (*eotanweard*) pour prévenir de l'arrivée de Grendel, mais souvent en vain. L'approche de Grendel était si discrète lorsqu'il chassait dans l'obscurité de la nuit que parfois le *eotanweard* lui-même était surpris et dévoré.

Au cours d'une nuit mémorable, pas moins de trente guerriers danois furent tués par Grendel.

Finalement, une image complète et assez horrifiante de Grendel ressort des pages de Beowulf et je doute que le lecteur ait besoin de mon aide pour savoir à quelle espèce de dinosaure prédateur les détails de cette description correspondent le mieux. Les commentateurs modernes, élevés dans les idées de l'évolutionnisme, sont contraints de suggérer que les monstres tels que Grendel sont des personnifications primitives de la mort ou de la maladie et autres absurdités. On a une fois suggéré qu'il personnifiait la Mer du Nord ! Mais, en réalité, les données ne confirment pas de telles interprétations. Une publication moderne et agréablement honnête fait sur le poème un commentaire plus instructif:

"En dépit d'allusions au diable et aux idées abstraites du mal, dans Beowulf les monstres sont des créatures tangibles. Ils n'ont pas de dons surnaturels sinon une force exceptionnelle, et ils sont vulnérables et mortels.

Le public du haut Moyen Age prenait ces monstres pour des monstres, et non pour des symboles de la peste ou de la guerre, car de telles créatures étaient bien réelles".

Conclusion

L'étude des dinosaures vivants dans les récits anciens est passionnante et nous n'avons examiné ici que quelques uns des cas relatés.

Un ou deux de ces récits (non abordés ici) pourraient être récusés, soit parce qu'ils sont manifestement imaginaires, soit parce qu'ils sont si irrémédiablement corrompus qu'aucune connaissance exacte ne peut en être tirée. Mais la grande majorité des récits, tels ceux que nous avons examinés, sont des compte-rendus sérieux et détaillés des créatures, pas toujours malveillantes, que nos ancêtres rencontrèrent. Les reptiles volants de Galles, qui ont survécu jusqu'à une époque très récente, en sont un autre exemple. Ceux des Indiens d'Amérique du Nord en sont un autre. Les récits sont étonnamment concordants ; ensemble ils démentent les accusations calomnieuses que des érudits modernes profèrent si souvent contre nos ancêtres.

On peut dire pendant un temps que les récits et les traditions sont des inventions et que leurs auteurs sont soit des menteurs invétérés sans scrupules et des imposteurs, soit les sots les plus crédules de l'histoire. Mais arrive un moment où il faut soit reconnaître que les vieilles chroniques signifient quelque chose, soit oublier ces récits eux-mêmes. Les modernistes ont choisi ce dernier parti.

Appendice

Les reptiles volants et autres dinosaures du pays de Galles

Les reptiles volants ont été une particularité du Pays de Galles plus commune que beaucoup ne pourraient le croire, jusqu'à une date étonnamment récente.

En vérité, au début du 20^{ème} siècle, les gens âgés de Penllin (Glamorgan) parlaient d'une colonie de serpents ailés vivant dans les bois près du château de Penllin. Marie Trevelyan raconte:

"Les bois autour du château de Penllyne avaient la réputation d'être fréquentés par des serpents ailés qui terrorisaient jeunes et vieux. Un habitant âgé de Penllyne, mort il y a quelques années [au tournant du siècle] racontait que dans son enfance les serpents volants étaient décrits comme très beaux. Au repos ils étaient enroulés et paraissaient comme couverts de bijoux. Certains avaient des crêtes étincelant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel". Lorsqu'ils étaient dérangés, ils glissaient rapidement, "étincelant de partout", vers leur cachette.

Lorsqu'ils étaient en colère, *"ils volaient au-dessus de la tête des gens, leurs ailes brillantes déployées, parfois leurs yeux brillants aussi, semblable aux plumes de la queue d'un paon"*. Il disait que ce n'était pas *"une vieille histoire inventée pour effrayer les enfants"* mais un fait bien réel. Son père et son oncle en avaient tué quelques-uns car ils étaient *"aussi nuisibles que les renards pour la volaille"*. Le vieil homme attribuait l'extinction des serpents ailés au fait qu'ils étaient *"la terreur des basses-cours et des halliers"*.

Une vieille femme que ses parents, dans sa prime enfance, emmenèrent visiter Penmark Place, à Glamorgan, dit qu'elle entendit souvent les gens parler des ravages des serpents ailés dans ce voisinage. Elle les décrivait de la même façon que l'homme de Penllyne. Il y avait *"un roi et une reine"* des serpents ailés, dit-elle, dans les bois autour de Bewper...Son grand-père lui raconta une rencontre avec un serpent ailé dans les bois près de Porthkerry Park, pas loin de Penmark.

Lui et son frère *"avaient décidé d'en attraper un et ils attendirent un jour entier que le serpent s'envole. Alors ils tirèrent sur lui et l'animal tomba blessé mais pour se relever et attaquer mon oncle, frappant sa tête avec ses ailes"*. Elle dit qu'un combat sévère s'ensuivit entre les hommes et le serpent, lequel fut finalement tué. Elle avait vu sa peau et ses plumes, mais elles furent jetées après la mort du grand-père.

Ce serpent était aussi célèbre que *"n'importe quel renard dans les basses-cours et les halliers autour de Penmark."*

Signe d'authenticité pour ce récit : les créatures concernées n'étaient pas des dragons solitaires et monstrueux, mais de petits animaux vivant en colonie. Ils devaient être exterminés, malheureusement, à cause de leur prédilection pour la volaille locale. Nous devons nous rappeler que de nombreux "dinosauriens" fossiles connus sont fort petits, certains n'étant pas plus gros que des oiseaux. Les vieillards qui se souvenaient des serpents gallois s'accordaient pour dire que ces créatures étaient très belles à voir, surtout lorsqu'elles volaient.

Une espèce différente de reptiles volants nichait sur un ancien tumulus à Trellecha'r Betws dans le comté gallois de Dyfed.

Il semble cependant, qu'il s'agissait d'une espèce plus grande que celles de Penmark et de Penllyne.

Puisque nous sommes au Pays de Galles, notons qu'à Llanbadarn-y-Garrag (Powys), (est-ce que *Garrag* est une corruption de *carrog*, ou le contraire ?) l'église contient la sculpture d'un reptile géant local dont les

traits peuvent être familiers à certains d'entre nous : grandes nageoires ressemblant à des pagaies, long cou et petite tête. Nous l'appellerions un Plésiosaure.

En dehors des lieux du Pays de Galles cités dans cet article, Glaslyn (Snowdon) est un autre lac où l'on parle d'*afrancs* qui y ont été vus, l'un aussi récemment que dans les années 1930. En cette circonstance, deux grimpeurs sur le flanc de la montagne regardèrent en bas vers la surface du Glaslyn et virent l'*afanc* qu'ils décrivirent comme ayant un long corps gris, montant des profondeurs du lac, et levant la tête pour plonger ensuite.

Colloque du CEP à Paris (Chevilly-la-Rue)

Vous souhaitez entendre ou réentendre ces conférences, ou les faire connaître ?
Les cassettes sont disponibles :

- C0205** Le Darwinisme, un cas de désinformation scientifique
Dominique Tassot 60 mn
- C0206** Le mythe des datations absolues
Jean de Pontcharra 60 mn
- C0207** Un génocide à visage humain :
les vaccinations collectives et obligatoires
Michel Chavanon 60 mn
- C0208** Biologie et génétique : regard critique sur des erreurs encore
enseignées et concernant l'origine du monde vivant
André Eggen 90 mn
- C0209** Les experts chimistes, les juges et l'explosion de Toulouse
Dr J.-Pascal Serbera 60 mn
- C0210** La plus grande imposture médicale : le cholestérol
Dr François Plantey 60 mn
- C0211** Georges .Charpak : un étrange prix Nobel
Claude Timmerman 60 mn

C0212 Beaux mensonges, mensonges du beau

Benoît Neiss 60 mn

Prix franco : cassette 60 mn : 6 Euros ; cassette 90 mn : 7 Euros

Le lot des 8 cassettes 40 Euros



Bon de commande

M. Adresse :

.....

Commande :

Cassette n°	C0205	C0206	C0207	C0208	C0209	C0210	C0211	C0212
Quantité								

Soit au total : cassettes 60 mn x 6 Euros =

..... cassettes 90 mn x 7 Euros =

... .. Lots complets de 8 cassettes x 40 Euros = _____

Total

A renvoyer au CEP, 4 rue ce Beauvais, 91410 St Cyr-sous-Dourdan

LES DESSOUS DE LA PREHISTOIRE



**Les hommes
préhistoriques vont
enfin vivre plus vieux**
Dr Pierre-Florent Hautvilliers

Résumé : Les études démographiques du début du XX^{ème} siècle avaient montré que les hommes du XVII^{ème} siècle possédaient une durée de vie moyenne de 25 ans. Par analogie ? on a considéré que les hommes préhistoriques du paléolithique et du néolithique devaient avoir une espérance de vie du même ordre. Une étude récente, menée par Claude Masset, du Laboratoire d'ethnologie préhistorique, vient de démontrer qu'il n'en est rien : toutes ces études étaient mal fondées et la durée moyenne de la vie était bien plus longue.

L'histoire humaine est envahie de notions erronées qu'il n'est pas toujours facile de corriger. Un des éléments qui semblait acquis était la brièveté de la vie humaine dans les siècles antérieurs.

Des calculs d'espérance de vie avaient pu être réalisés au cours du XX^{ème} siècle grâce à deux méthodes :

1. les registres paroissiaux.
2. la comparaison squelettique.

1. Les registres paroissiaux

La source la plus importantes des analyses démographiques nous est donnée par l'exploitation des registres paroissiaux dont la tenue se trouve obligatoire depuis l'ordonnance royale de 1667.

Mais les archives les plus anciennes remontent à la fin du XV^{ème} siècle. Les premières exploitations de ces registres datent des années 1950.

2. La comparaison squelettique

L'âge du décès d'un squelette s'évalue sur différents indicateurs osseux grâce aux modifications qui surviennent au cours de la vie, en particulier sur les sutures du crâne, le fémur, l'humérus, le pubis ainsi que l'usure des dents.

Une échelle de référence s'établit à partir d'un ensemble de squelettes en bon état dont on connaît les âges de décès. Cette méthode permet d'évaluer, par comparaison avec ces indicateurs, l'âge du décès d'un squelette ancien trouvé lors de fouilles archéologiques.

La méthodologie avait été mise au point à l'issue de la Première Guerre mondiale grâce aux charniers de soldats.

Les limites et les déficiences de ces deux méthodes

Basée sur ces deux paramètres, les paléodémographes au cours du XX^{ème} siècle étaient arrivés à la conclusion que l'espérance de vie était de l'ordre de 25 ans aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle. Quant à la préhistoire, on s'est simplement contenté de transposer, par analogie, cette espérance de vie de 25 ans.

*

* *

Une recherche approfondie récemment publiée, menée par Claude Masset, du Laboratoire d'ethnologie préhistorique du CNRS et de l'Université Paris I, remet en cause d'une manière profonde ce qui semblait acquis. En voici les grandes lignes.

Les registres paroissiaux :

L'exploitation des registres paroissiaux dans les années 1950 avait donné la conclusion suivante : la « durée moyenne de la vie » était de l'ordre de 25 ans au XVII^{ème} - XVIII^{ème} siècle. Ceci, en soi n'est pas une erreur, car elle était réalisée par le calcul suivant : on totalisait les âges de décès des personnes du groupe étudié, puis on faisait la moyenne en divisant la somme

par le nombre de personnes. Ceci donnait un âge moyen de vie du groupe⁸. Cependant, ce mode de calcul, est porteur d'une source d'erreur dans son interprétation : il ne reflète pas la mortalité importante des nourrissons et des adolescents, au XVII^{ème} siècle, qui était de l'ordre de 50% des naissances ; ceux qui survivaient vivaient âgés⁹.

Par la suite, cette « durée moyenne de la vie » avait été interprétée au sens commun d'un « âge moyen de décès » ou « d'espérance de vie ».

Selon Cl. Masset, il serait plus juste de s'exprimer ainsi : les individus qui dépassaient 20 ans avaient encore une espérance de vie moyenne de 25 ans, soit 45 ans, et ceux qui atteignaient 50 ans, possédaient encore une espérance de vie d'environ 5 à 10 ans de plus.

On comprend ainsi la confusion que ce mode de calcul entretient : l'âge moyen du décès calculé sera d'autant plus faible que la mortalité infantile sera élevée, et il ne peut pas non plus refléter l'âge moyen des adultes à leur mort.

Les références squelettiques :

- Une première erreur méthodologique découverte provient du groupe de référence.

Ne disposant pas d'un groupe de référence ancien, il sera « moderne », élaboré à partir des squelettes de nécropoles issues de la guerre 1914-1918, en l'occurrence des individus jeunes, âgés de 20 environs, un peu plus pour les réservistes (avec quelques officiers plus âgés mais qui n'ont pas d'influence statistique, vu leur faible nombre). Cette précision est importante, car la comparaison favorise essentiellement les 18-30 ans au dépend des moins de 18 ans et des plus de 30 ans qui, faute d'éléments comparatifs, voyaient souvent l'attribution de leur âge de décès se décaler vers la fourchette de référence.

- *Une deuxième erreur méthodologique provient de l'hypothèse de travail qui admet que le vieillissement des indicateurs osseux s'effectue de*

⁸ Ainsi, par exemple, pour une famille du XVII^{ème} siècle de 5 enfants dont 2 morts à l'âge d'un an, un troisième à 11 ans, les autres à 55 et 59 ans et leurs parents à 58 et 65, on procède au calcul suivant : $1+1+11+55+59+58+65=250$ ans, soit une durée moyenne de vie de $250 : 7 = 35,7$ ans.

⁹ J'ai constaté cette réalité des faits par des recherches démographiques poussées sur toute une population précise de 1729 à 1830, ainsi que sur une population d'un village du nord du Togo où les centenaires n'étaient pas rares.

la même manière pour tout le monde et pour les deux sexes. Hypothèses que l'on sait maintenant fausse.

On croyait que l'évolution des indices osseux selon le vieillissement humain était le même pour les deux sexes. Il n'en est rien, surtout pour les sutures crâniennes, indice qui est le plus utilisé. Ainsi, si les femmes ont un indicateur crânien semblable aux hommes à l'âge de 20 ans, celui-ci progresse moins vite au cours du vieillissement mais finit par rejoindre celui des hommes dans la vieillesse. Cela avait entraîné une sous-estimation générale de l'âge féminin liée à l'apparente jeunesse des sutures crâniennes féminines. C'est pour cette raison que les paléodémographes avaient affirmé que beaucoup de femmes mouraient jeune, entre 20 et 30 ans, donc forcément en couche, ce qui se révèle faux¹⁰. En réalité, l'estimation à 20-30 ans devrait se corriger en 40-50 ans.

- Un autre problème trouvé concerne la fiabilité même des indicateurs osseux retenus sur les échantillons modernes de référence. On s'est rendu compte, pour un même âge, qu'ils pouvaient varier d'une manière importante non seulement au sein d'un même échantillon mais aussi d'un échantillon de référence à un autre, d'une population à une autre, d'une race à une autre.

Il s'en déduit aujourd'hui ceci : les os sont de médiocres indicateurs de l'âge, en particulier chez les adultes.

- Une autre erreur provient aussi du fait que l'on a considéré que le rythme de vieillissement des indicateurs osseux avait toujours été le même à travers le temps et les lieux, ce qui s'avère faux. Ainsi, la croissance est plus précoce de nos jours : l'âge des premières règles chez les jeunes filles s'est avancé de 3 ans depuis 2 siècles dans les pays riches, et les os longs qui se soudaient vers 25 ans au début du XX^{ème} siècle se soudent aujourd'hui vers 20 ans. Cette précocité touche aussi les sutures crâniennes. Cela laisse aussi supposer l'influence de l'alimentation, de la misère, du climat, etc.

- Une dernière erreur vient de ce que l'on admettait que les ossements enterrés restaient stables après le décès. Depuis, on s'est aperçu que les os des enfants de moins de 2 ans disparaissaient en très peu d'années, car insuffisamment calcifiés¹¹, que les squelettes d'adultes vieillissent mal et

¹⁰ J'avais effectivement trouvé très peu de mortalité féminine entre 20 et 30 ans au cours de mes recherches évoquées à la note 1.

¹¹ C'est à dire 2 à 3 ans. Cette réalité, si elle était prise en compte par les préhistoriens, devraient leur poser de sérieux problèmes. Ainsi, peut-on lire dans les monographies des fouilles de sites moustériens (-40 à -80.000 ans avant J-C) dans le Périgord, qu'il fut

que l'on ne connaît pas du tout la façon dont ils se conservent à long terme. Les indicateurs se modifient, se détériorent selon la composition du sol, et la fossilisation en dénature les calcifications. La fourchette d'incertitude s'en trouve forcément augmentée. Plus le squelette est ancien, plus l'erreur d'évaluation de l'âge au décès est importante.

La nécessaire révision

Les médecins légistes sont régulièrement amenés à expertiser des cadavres récents à partir de leurs restes osseux. Ils sont en permanence confrontés à la réalité des faits et appelés à une obligation de résultats. Ils se s'étaient très vite rendu compte des insuffisances de la méthodologie existante qu'ils avaient dû corriger.

Cette réévaluation les avait amené à ne plus donner l'âge avec certitude, comme en paléodémographie, mais avec une fourchette d'incertitude, par exemple : 40 ans plus ou moins 8 ans¹². Cela veut dire que l'âge se situe le plus vraisemblablement entre 32 et 48 ans, mais avec autant de probabilité pour 32, 35, 40, 45 ou 48 ans ; 40 ans ne représente que le milieu de la fourchette d'estimation et non la plus grande probabilité d'âge du squelette. Si l'état de conservation se trouve être moins bon, on pourra donner un âge de 40 ans plus ou moins 10 ou 15 ans.

On comprend déjà la difficulté de donner un âge précis pour des restes osseux récents. Que peut-il alors en être pour des restes anciens ?

La nécessité de revoir le système d'estimation de l'âge au décès d'un squelette s'est donc imposée plus que jamais aux anatomistes comme aux démographes dans le domaine de la paléodémographie.

Pour vérifier la fiabilité des indices osseux de squelettes anciens, il était nécessaire de pouvoir effectuer une comparaison fiable et rigoureuse avec l'état civil lorsque cela était possible. C'est maintenant chose faite par l'équipe de Cl. Masset : ses recherches ont permis de voir que les paramètres osseux utilisés n'étaient pas fiables et qu'ils étaient même médiocres pour les adultes. En conséquence, il fallait admettre (enfin !) que l'on ne pouvait donner un âge sans donner une fourchette d'estimation, et on découvrait de plus que la fourchette n'était juste que 2 fois sur 3 seulement! On comprend aisément toute la difficulté à vouloir absolument

trouvé des squelettes d'enfants très jeunes : nouveau-né de 15 jours, enfant de 8 mois, de 2 ans, fœtus de 7 mois, etc. ! Que penser alors de la valeur de telles affirmations ?

¹² Cet écart de + ou - 8 ans est assez courant et n'a rien d'anormal pour un sujet de 40 ans dont le squelette est bien conservé.

donner un âge à un squelette. Il y a des limites méthodologiques qu'il devient enfin nécessaire d'admettre.

On a aussi découvert la sous-estimation générale donnée à l'âge des décès. Prenons l'exemple d'un squelette vieux d'un siècle dont on avait estimé l'âge du décès à 40 ans. Aujourd'hui, en tenant compte que l'incertitude d'estimation augmente avec l'âge au moment du décès, ce même squelette voit son estimation corrigée avec une fourchette d'incertitude en : 40 ans + 16 ans et - 6 ans, soit entre 34 et 56 ans.

Mais, si l'élément osseux est un crâne masculin, son âge réel se situera statistiquement plutôt entre 34 et 50 ans ; si c'est celui d'une femme, l'âge réel se situera plutôt entre 40 et 56, mais cependant, on leur imputera à tous les deux 40 ans sur un plan statistique. Et si le squelette était plus ancien, la fourchette doit s'élargir encore plus.

On comprend ainsi l'effet de rajeunissement des études démographiques antérieures.

On s'aperçoit aussi que les erreurs dans un sens ne peuvent compenser celles dans l'autre sens et que l'on aboutit globalement à un rajeunissement des groupes étudiés... d'où les affirmations erronées des démographes affirmant des espérances de vie trop faibles sur les populations anciennes.

La démographie appliquée à la préhistoire

Ainsi, les hommes préhistoriques dont on donnait l'âge moyen de mortalité à 25 ans se voient appliquer la même correction, ce qui se rallonge la mortalité moyenne des individus adultes aux environs de 50 ans, soit le double (mais en fait, avec la fourchette d'incertitude en 50 ans + ou - 15 ou 20 ans pour un reste osseux en bon état).

On admet enfin qu'ils pouvaient avoir une vie d'une durée quasiment égale à celle de l'homme moderne.

Mais compte tenu du vieillissement des squelettes et de la détériorations des indicateurs osseux, la fourchette d'erreur se trouve encore élargie. Si l'on veut absolument effectuer la détermination de l'âge à l'aide de ces indicateurs osseux, cela devrait se traduire en 50 ans + ou - 25 ans au minimum ! soit entre 25 et 75 ans, ce qui ne veut plus rien dire ! Il vaudrait mieux se résoudre à ne formuler que : adolescent, adulte jeune ou adulte âgé.

Cela revient aussi à dire qu'il n'y a aucune méthode de détermination précise de l'âge et qu'il ne reste qu'une évaluation sommaire.

La science paléodémographique se voit donc aujourd'hui contrainte d'admettre ses propres limites.

Elle révisé ses bases au sujet de l'espérance de vie des peuples anciens, mais n'envisage pas pour autant de réviser celle de l'homme préhistorique qui reste toujours calquée sur celle de l'homme de la Renaissance. Les conditions de vie étaient-elles les mêmes ? Le climat, la richesse du milieu, l'environnement, la solidité ou la dégénérescence de la race, les conditions de l'habitat, la salubrité, les épidémies, les famines, le degré de la connaissance agraire, de la connaissance thérapeutique par les plantes, etc... . autant de paramètres inconnus et variant selon les groupes étudiés.

Mais cependant, forte de cette correction courageuse qui va permettre d'affiner les résultats des recherches, la science paléodémographique envisage de remonter encore plus loin dans le temps en n'hésitant pas à commettre en pire le même genre d'erreur de méthodologie qu'elle vient d'expurger. Elle admet, en effet, qu'il existerait un rapport - nullement démontré - chez les mammifères, et en particulier les « homos », entre le volume du cerveau et la taille de l'individu qui donnerait son espérance de vie, tout comme il existe, par exemple, un rapport entre le poids et la taille d'un individu... avec l'espoir d'appliquer cette méthode aux néandertaliens, aux homos erectus, aux australopithèques, etc... puisqu'il n'existe aucune méthode (et encore moins de possibilité de vérification).

*

* *

On pourrait se faire la réflexion que la durée vie s'allonge depuis un siècle, puisque l'on frise les 79 ans, hommes et femmes confondus, et qu'il y a deux ou trois siècles, l'on vivait 50 ans environ. De nos jours, on admet que l'homme serait programmé pour vivre 110 ans, si la pollution, si la dégradation de la qualité des aliments, si les déséquilibres alimentaires, si les erreurs de vie, si l'alcool et le tabac, si les sucres, etc... ne venaient pas compromettre notre capital de santé. Est-ce un phénomène lié à l'évolution de l'homme, faisant que la nature humaine se modifie pour vivre plus longtemps ? En fait il n'en est rien.

On serait certainement surpris de constater que l'espérance de vie de l'homme n'a guère changé, si l'on arrêta le calcul au premier accident de santé qui aurait été mortel si la médecine, la pharmacie et la chirurgie actuelle n'en avaient détourné l'issue fatidique.

Références

1. J-P Bocquet-Appel et Cl. Masset - « *Paleodemography : Expectancy and False Hope* », American Journal of Physical Anthropology, N° 99, p. 571-583, 1996.
2. M. Debout, M. Durigon - « *Médecine légale clinique* » Ellipse, 1994.
3. A. Defleur - « *Les sépultures moustériennes* », CNRS Editions, 1993.
4. B. Guy, Cl. Masset et C.A. Baud - « *Infant Taphonorny* », International Journal of Osteoarchaeology, N°7, p.221-229, 1997.
5. Ch. Georget, P. Fronty, M. Sapinet - « *L'identification comparative* », Les cahiers d'odontologie Médico-légale. 2001.
6. Cl. Masset - « *A quel âge mouraient nos ancêtres ?* », CDF, N° 1084-1085, p 32-35, Juillet 2002.
7. Cl. Masset - « *La paléodémographie* », Histoire et Mesure, IX-3/4, p. 381-394, 1994.
8. Cl. Masset - *Estimation de l'âge du décès par les sutures crâniennes*, Thèse de sciences naturelles, Université Paris VII, 301P. 1982.
9. E. de La Rochebrochard - « *Les âges à la puberté des filles et des garçons en France. Mesures à partir d'une enquête sur la sexualité des adolescents* », Population, 1999/6, p. 933-962.

*

*

*

SOCIETE

"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."
(P. Le Prévost)

L'économie des peuples primitifs et la Genèse¹

P. A. Lemmonyer

Résumé : Les premiers chapitres de la Genèse nous présentent une histoire primitive de l'humanité très différente de l'organisation des sociétés de l'Antiquité au sein desquelles vivaient les anciens Hébreux. En revanche les ethnologues et les missionnaires, au contact des tribus les plus sauvages d'Amérique, d'Afrique ou d'Australie, décrivent chez elles des mœurs et une division du travail entre hommes et femmes, qui est en harmonie avec le récit sacré. De là l'idée que la tradition transmise par Moïse remonte bien aux tous débuts de l'humanité.

Nous trouvons sur le terrain économique une remarquable concordance entre le récit de la Sainte Ecriture et les données de la science profane.

Il ressort clairement de la nature même des choses et des recherches scientifiques précises que l'évolution économique a débuté par la phase dite de chasse et de simple cueillette, où l'homme chassait et récoltait ce que la nature lui offrait d'elle-même et sans la collaboration du travail humain dans le domaine animal et végétal. Cette récolte est assurément un travail qui n'a rien de pénible dans les régions où règne la fécondité tropicale. C'est même tout autant une joie qu'un travail, puisqu'elle introduit l'homme plus avant dans toute la sagesse et toute la beauté de la nature.

Cette phase économique existe toujours chez les peuples Pygmées, chez les Australiens et chez certaines tribus indiennes de l'Amérique du Sud.

Seulement, il convient de remarquer que presque tous ces peuples se trouvent actuellement refoulés dans des régions peu favorisées. Lorsque tel n'est pas leur cas, ils offrent toujours, à cet égard, l'exemple le plus fidèle de cette vie facile et heureuse que l'homme menait dans le paradis².

¹ repris de « *La Révélation primitive et les données actuelles de la science* » (Gabalda, Paris, 1914, pp.229-236)

² Mgr Le Roy écrit à propos des Négrilles africains : « *Assurément, l'atavisme séculaire, qui pèse aujourd'hui sur eux, ne les dispose guère au progrès tel que nous l'entendons. Mais ce qu'ils sont aujourd'hui, ils le sont parce qu'ils veulent l'être ; et ils veulent l'être par cette double raison – tous me l'ont donnée – d'abord, parce que Dieu les a faits ainsi, que c'est là leur « manière », et qu'ils n'en sauraient changer sans disparaître, pas plus que les singes ne pourraient cesser de grimper dans les arbres, les oiseaux de voler dans l'air, les poissons de vivre dans l'eau. Et puis, ajoutent-ils, n'ayant besoin ni de maisons, ni de cultures, ni de troupeaux, n'excitant par leur richesses la jalousie de personne, libres dans la forêt sans fin, vivant sans travail, connaissant tous les secrets des choses, ils auraient finalement le meilleur sort qui puisse être fait à l'homme si, de temps à autre, Dieu ne descendait parmi eux pour visiter leurs*

Car dans le paradis, le travail n'était pas une nécessité imposée par le besoin de se procurer la nourriture indispensable. C'était uniquement une manière naturelle et pleine d'allégresse d'exercer les forces du corps et de l'âme. Même lorsque après la chute le travail eut été imposé par Dieu comme une nécessité, il n'est pas nécessaire de supposer que cette malédiction se soit réalisée dans toute son ampleur en la personne même d'Adam. Le temps ne devait pas lui manquer pour porter ses fruits dans l'humanité entière. Il importait donc peu non seulement qu'Adam, dans la mesure où le lui permettait la région où il vivait, continuât de se dispenser en partie de travail, mais même que quelques-uns de ses descendants, se trouvant placés dans des conditions plus favorables, conservassent, dans la mesure du possible, l'ancienne manière de vivre libre de soucis. C'est ce que font les peuples qui en sont toujours à la phase culturelle de la chasse et de la simple cueillette.

Peut-être devons-nous voir, dans quelques-uns des détails de l'histoire du paradis, un reflet de cette division du travail, qui caractérise la plus ancienne phase économique de l'évolution humaine.

Dans cette phase, c'est la tâche de l'homme de s'occuper des animaux et de se procurer par la chasse la part qu'ils doivent fournir à l'alimentation. Il n'est pas douteux, dans ces conditions, que l'homme doive connaître plus à fond le règne animal qu'il n'est donné à la femme de le faire. Les figures d'animaux, d'une si frappante vérité plastique, que l'on trouve chez beaucoup de peuples qui en sont précisément à cette phase économique de la chasse, chez les Bochimans, par exemple, confirment nettement notre hypothèse. Le rôle de la femme, au contraire, dans cette phase dont nous parlons, est de s'occuper de la partie végétale de l'alimentation, et de recueillir les fruits, baies, feuilles, racines comestibles ou médicinales. Il est donc naturel que le monde des plantes lui soit familier.

Dans le paradis, c'est à Adam que les animaux sont conduits, et c'est lui qui leur donne des noms. Ce trait rappelle nettement cette familiarité de l'homme avec le règne animal dont il vient d'être parlé. Là encore nous avons une concordance positive. Le récit biblique ne nous dit pas si c'est Eve qui a plus tard donné leurs noms aux plantes. Les ethnologues évolutionnistes, dont on sait qu'ils ont la conjecture facile, seraient mal

campements et frapper quelqu'un des leurs... » (La religion des primitifs, Paris, Beauchesne, 1909, p.444 s.).

venus à nous reprocher de regarder comme probable l'hypothèse affirmative. Nous avons comme une image renversée de ce rôle d'Eve donnant des noms aux plantes et aux fleurs dans la coutume qui s'observe chez l'un des peuples les plus primitifs, les Pygmées de l'île d'Andaman, de donner aux filles le nom de fleurs dont c'est la saison de fleurir au moment de leur naissance. L'histoire du paradis, avons-nous écrit, ne nous dit rien sur ce point. Peut-être n'y faut-il pas voir uniquement un trait de la convoitise féminine. Si le fruit n'avait pas été défendu, cet acte d'Eve n'aurait été, pour ainsi dire, que l'accomplissement normal de la part d'activité qui lui appartenait en propre. Dans cette hypothèse, nous comprendrions mieux toute la portée de l'excuse alléguée par Adam pour se disculper : « *La femme que tu m'as donnée, me l'a présenté et j'en ai mangé.* » Adam ferait allusion au rôle propre de la femme dans la répartition de l'activité destinée à assurer l'alimentation.

De ce régime de simple cueillette sortit l'exploitation de la nature, du règne animal et végétal, par le travail propre de l'homme, qui tendait à accroître, à élargir et à diriger la productivité des agents naturels. La forme la plus ancienne d'exploitation pastorale doit être l'élevage du menu bétail, chèvres et brebis. De même, la forme primitive d'exploitation agricole est, sans nul doute, le jardinage, c'est-à-dire la culture, par les femmes principalement, de portions peu étendues du sol.

Or, nous les voyons naître l'un et l'autre parmi les premiers descendants d'Adam. L'opposition que la sainte Ecriture signale entre Caïn et Abel, est pareillement attestée par la science des religions. C'est précisément la culture du sol qui donne naissance à quantité de formes religieuses inférieures. Nous voyons alors apparaître les rites magiques de fécondité, par lesquels on prétend agir sur les conditions atmosphériques et accroître artificiellement la fécondité du sol. Ces pratiques magiques sont souvent liées à des rites phalliques. Au contraire, parmi les tribus pastorales se conserve, dans une plus grande pureté que chez les autres peuples de civilisation déjà avancée, l'antique et simple culte de l'âge primitif.

Tous les détails que nous venons de passer en revue mettent en belle lumière le caractère archaïque des données bibliques relatives à l'époque où la révélation primitive est censée se produire. Ils attestent que ce récit lui-même remonte aux plus anciennes phases de l'histoire humaine. La situation qu'il nous décrit n'a pu exister qu'à cette phase tout à fait primitive. Pour toutes les phases postérieures notre récit serait impossible, un tissu d'anachronismes. Nous, savants du XX^{ème} siècle, après d'innombrables recherches ethnologiques, nous nous trouvons encore en état de nous former

sur beaucoup de points une image relativement exacte des premiers commencements du genre humain. Mais il est naturellement impossible que les Israélites, à une époque récente quelconque de leur histoire, aient pu tracer, aient pu créer de toute pièces une telle image. A supposer que les Israélites l'aient réellement entrepris, l'image à laquelle ils auraient abouti eût été tout autre.

Elle aurait probablement ressemblé à celle que nous offrent les récits babyloniens relatifs aux premiers commencements de l'humanité et où l'on découvre à tout moment les signes manifestes d'une origine tardive ou à tout le moins de récents remaniements. Si donc nous trouvons, au contraire, dans le livre sacré des Israélites une description étonnamment fidèle de cet âge primitif, c'est que nous avons affaire à des traditions auxquelles leur caractère sacré a permis de traverser des millénaires ; c'est que la version de ces traditions que nous lisons dans la Genèse a la chance de remonter elle-même à une époque beaucoup moins éloignée qu'on ne le croit souvent de cet âge primitif dont elle nous retrace l'image.

*

*

*

Marée noire et rogations¹

Georges Salet

Présentation : Le naufrage de l'Erika nous rappelle opportunément que nous vivons en permanence sous la menace de catastrophes. C'est donc l'occasion de rappeler quelle leçon Georges Salet avait su tirer, en 1980, d'une « marée noire » : Dieu agit sur les éléments naturels ; c'est donc à lui qu'il faut demander de nous protéger . Loin d'une superstition, semblable démarche reste en pleine harmonie avec les lois de la Mécanique : elles s'appliquent encore, mais d'une autre manière, comme lorsque notre volonté fait mouvoir nos membres.

Le jeudi 16 mars 1978, un pétrolier géant, l'Amoco Cadiz, qui transportait 230.000 tonnes de pétrole, avait une avarie de barre au large de l'île d'Ouessant. Il s'agissait d'un incident banal auquel on aurait pu remédier par les moyens du bord si une tempête, en dépit des efforts d'un remorqueur, n'avait rapidement poussé le bâtiment vers les rochers qui bordent le petit village breton de Portsall sur lesquels le pétrolier s'échoua.

Sous l'effet conjugué de la tempête et des marées qui ne cessaient de croître, car on approchait de l'équinoxe, le bâtiment se disloqua entièrement, et, en une quinzaine de jours, les 230 millions de litres de pétrole se répandirent dans la mer.

Comble de malchance, pendant ces quinze jours, le vent ne cessa de souffler de l'Ouest ou du Nord-Ouest, poussant le pétrole vers la côte bretonne qui fut souillée depuis la pointe Saint-Mathieu jusqu'à la Côte de granit.

Devant l'émotion provoquée par une catastrophe d'une telle ampleur, le gouvernement prit des mesures de précautions fort coûteuses : surveillance de tous les bateaux, mise en place de puissants moyens de secours aux pétroliers en difficulté, etc..., et il affirma aux Bretons que pareille catastrophe ne se renouvellerait plus.

Mais deux ans après et presque jour pour jour, un pétrolier malgache, le "Tanio" se coupait en deux.

La catastrophe n'eut pas l'ampleur de celle de 1978, mais la côte bretonne n'en fut pas moins souillée à nouveau. Des équipes munies de seaux et de pelles entreprirent une nouvelle fois de nettoyer les côtes mais on ne sait plus quoi faire des tonnes et des tonnes de sable pollué car on s'est aperçu qu'en les enterrant dans des fosses en arrière des côtes comme on

¹ Repris du bulletin « *De Rome et d'Ailleurs* » n°11; mai 1980. L'article y était signé du nom de plume Michel Martin.

l'avait fait jusqu'ici, on polluait souvent les nappes phréatiques ce qui rendait dangereuse l'utilisation de l'eau des puits.

Marée noire et catastrophes naturelles. Le vent.

L'industrie et l'agriculture souffraient déjà de bon nombre de fléaux naturels : inondations, grêle, doryphores, phylloxéra et autres agressions contre les plantes et les animaux. La "marée noire" n'est pas une catastrophe naturelle au sens propre du terme, puisqu'elle est d'abord due au transport du pétrole, mais ce nouveau fléau n'en est pas moins sous la dépendance d'un facteur naturel sur lequel l'homme ne peut rien : le vent.

Car enfin, s'il n'y avait pas eu de tempête, l'avarie survenue à la barre de l'Amoco Cadiz n'aurait eu aucune conséquence, et si le vent n'était pas venu d'Ouest, ce pétrolier n'aurait pas été jeté à la côte où il s'est disloqué.

Mais même à supposer qu'on n'ait pas pu empêcher les 230 millions de litres de pétrole de se déverser dans la mer, la côte bretonne n'aurait subi aucun dégât si le vent avait bien voulu souffler vers l'Ouest. Car c'est un fait : pendant les 10 à 15 jours cruciaux, le vent s'entêta à souffler dans la direction exacte qu'il ne fallait pas, à croire qu'il était dirigé par un malin génie bien décidé à occasionner à nos côtes un maximum de dégâts.

I. De quoi ou de qui dépendent les phénomènes ?

Le vent est un phénomène naturel et, de tout temps, les hommes se sont demandé de quoi ou de qui ces phénomènes dépendaient.

Quatre réponses ont été données à cette question :

- celle des primitifs.
- celles des savants matérialistes des 18^{ème} et 19^{ème} siècle.
- celles des catholiques "modernes et adultes".
- la vraie doctrine chrétienne, presque oubliée aujourd'hui, bien qu'elle soit en parfaite harmonie avec la science actuelle, et même avec celle du 19^{ème} siècle correctement comprise.

La réponse des primitifs

Les primitifs avaient – du moins c'est ce que l'on nous dit – une "conception magique de l'Univers". Ce sont des dieux ou des génies qui font

tomber la foudre ou souffler la tempête. Il faut donc se les concilier par divers procédés : sacrifices, opérations magiques, voire prières.

La réponse des matérialistes des 18^{ème} et 19^{ème} siècle

Elle partait d'une idée juste : si l'on fait abstraction de l'action de l'homme, le monde physique obéit à des lois. Les planètes, par exemple, ne se déplacent pas n'importe comment sur la voûte céleste, et, par des calculs fondés sur la loi de Newton, on peut prévoir leurs positions exactes des années à l'avance.

Imaginons, disaient alors ces matérialistes, qu'une intelligence assez puissante puisse avoir connaissance de l'état exact de l'Univers et de toutes les particules qui le composent à un instant donné. Alors, cette intelligence pourrait, en partant des lois supposées toutes connues, faire pour les particules ce que les astronomes font pour les planètes : calculer leur position et leur vitesse à un instant ultérieur quelconque, autrement dit, prévoir tous les phénomènes.

Tout dans le Monde, disaient-ils, est donc rigoureusement déterminé : la tempête, le vent soufflant obstinément de l'Ouest, cela résulte uniquement des lois du monde physique ; on n'y peut donc rien. Tout ce que l'on peut espérer, c'est que l'on améliorera la prévision météorologique ce qui permettra de prendre à temps toutes les précautions nécessaires.

Cette manière de voir serait peut-être exacte dans un univers dans lequel l'homme serait absent ou dans lequel il n'agirait pas.

Mais l'observation banale montre qu'elle est fautive dès qu'intervient l'action libre de l'homme. Je m'explique.

A coups de revolver, Paul a expédié Jacqueline au cimetière, et on le juge en Cour d'Assise. Les faits sont patents et Paul ne les conteste pas. L'accusation et la défense sont donc d'accord : c'est Paul qui a tué Jacqueline.

On va cependant passer des heures et même des journées entières pour établir le degré de responsabilité de Paul. On l'a fait examiner par des psychiatres et le procureur et l'avocat vont, dans de longs discours, tenter de démontrer, le premier que Paul est responsable et le second qu'il ne l'est pas.

Pourquoi cette dépense de salive ? C'est que le traitement qu'on va infliger à Paul ira de l'acquittement à la guillotine, selon sa responsabilité.

Je sais bien que cette conception est aujourd'hui battue en brèche par les adversaires de la peine de mort qui soutiennent implicitement qu'il n'y a pas d'hommes responsables mais seulement des malades qu'il faut soigner ou des victimes d'une société qu'il faut réformer. Il n'empêche qu'il n'est pas

question de supprimer les Cours d'assises et qu'on continuera à faire examiner les criminels par des psychiatres auxquels on demandera quel est, à leur sens, le degré de responsabilité de l'accusé.

Eh bien, si étrange que cela puisse paraître au premier abord, ce comportement social est en relation avec la Physique. Si, en effet, Paul est déclaré "responsable" au sens que tout le monde donne à ce mot, cela veut dire que ce n'est pas le déroulement aveugle des lois de la nature qui a expédié Jacqueline au cimetière, cela veut dire qu'en dépit de ces lois, Jacqueline aurait pu continuer à couler des jours heureux si Paul, responsable, n'en avait décidé autrement.

En d'autres termes, si l'on admet que le mot "responsable" a un sens, cela veut dire que le mot "liberté" en a un également et que, par un processus qui nous échappe, nous, les hommes, avons le pouvoir de mettre en défaut, dans une certaine mesure, le déterminisme des lois de la Nature proclamé par les savants matérialistes des 18^{ème} et 19^{ème} siècles.

Autrement dit, nous les hommes, pouvons, dans une certaine mesure, orienter le déroulement des phénomènes dans le sens que nous voulons.

Et qu'on n'objecte surtout pas que c'est notre corps, parcelle de l'Univers, qui agit. Notre corps n'est, en effet, que l'instrument de notre volonté. C'est bien le doigt de Paul qui a appuyé sur la détente du revolver, mais ce doigt a obéi à la volonté libre de Paul.

Le processus par lequel notre "moi" peut commander les mouvements de notre corps et par là agir sur l'Univers est un profond mystère mais le fait ne peut être nié. Il est donc prouvé que, dans une certaine mesure, la matière obéit à l'esprit.

Mais, s'il en est ainsi, c'est que le déterminisme n'est pas la loi suprême du monde physique. Et si l'esprit de l'homme peut, par l'intermédiaire de son corps, agir sur les phénomènes, on ne voit pas pourquoi d'autres causes spirituelles comme Dieu ou les anges ne le pourraient pas.

La physique du 20^{ème} siècle.

Comme on vient de le voir, ces conclusions s'imposent en ne partant de rien d'autre que de la notion de liberté humaine.

Mais il convient d'ajouter qu'elles sont en particulière harmonie avec la Physique actuelle qui a singulièrement assoupli la conception déterministe intransigeante de beaucoup de savants du 19^{ème} siècle.

Aujourd'hui, le déterminisme est considéré comme étant de nature statistique, ce qui veut dire que tout en affirmant qu'il y a bien déterminisme

à notre échelle, les physiciens ne sont plus sûrs qu'il règne à l'échelle des atomes et des particules. Autrement dit, une loi physique quelconque (à notre échelle), résulterait seulement d'une compensation statistique entre des mouvements plus ou moins libres des particules élémentaires. Disons encore que les prévisions que nous faisons en les déduisant de « lois » seraient en fait d'une nature analogue à celle que fait la S.N.C.F. lorsque, sans même connaître les voyageurs et donc sans nuire en rien à leur liberté, elle n'en prévoit pas moins assez exactement le nombre des personnes qui emprunteront tel train.

Mais que peut bien vouloir dire qu'une particule est libre ? Contrairement à ce que pensait Teilhard de Chardin, la particule ne pense pas. Si alors elle va dans telle direction plutôt que dans telle autre, n'est-ce pas qu'elle obéit à quelqu'un qui pense ?

J'arrête là ces considérations qui demanderaient de longs développements en disant seulement qu'on aperçoit maintenant comment une entité spirituelle : notre âme, un ange ou Dieu peut fort bien diriger les phénomènes dans tel ou tel sens sans déroger en rien aux lois profondes de la Physique. Tout cela n'est évidemment qu'une hypothèse mais il n'en apparaît pas moins certain que les « lois » de la Nature sont beaucoup moins rigides qu'on ne le pensait au siècle dernier et qu'elles permettent à « l'esprit » d'influer sur les phénomènes d'une manière qui n'est pas négligeable.

Les deux modes d'action de Dieu

Le déterminisme n'est donc pas aussi absolu que certains savants l'ont pensé au 19^{ème} siècle, mais il n'en est pas moins vrai que les phénomènes qui se déroulent dans l'Univers obéissent à des lois. C'est une loi que les corps s'attirent, que l'oxygène en s'unissant à l'hydrogène donne de l'eau, etc...

Mais Dieu est le maître absolu des phénomènes et son action n'est limitée par rien. Il arrive alors que, pour donner un signe de sa puissance ou pour authentifier le caractère divin d'un message, Dieu suscite des phénomènes en contradiction avec les lois. C'est ainsi que le Christ a ressuscité des morts et changé de l'eau en vin. Ces prodiges sont « les miracles » et ils ont toujours une finalité spirituelle.

Une grave erreur couramment commise aujourd'hui, est de croire que Dieu n'agit que par des miracles. La théologie, cependant, a toujours soutenu que Dieu agissait aussi par les causes secondes et que c'est même là son mode d'action le plus courant.

Il faut reconnaître qu'il est assez difficile de croire que Dieu agit par des causes secondes lorsqu'on croit au déterminisme absolu. Mais si l'on veut bien admettre que, pour les raisons exposées plus haut, le déterminisme n'est pas aussi rigide qu'on le pensait au 19^{ème} siècle et que des entités spirituelles peuvent, sans violer en rien les lois profondes de la Physique, diriger dans une certaine mesure les phénomènes, alors, la notion traditionnelle de Dieu agissant par les causes secondes ne se heurte plus à aucune difficulté.

L'erreur des catholiques "adultes"

C'est sans doute pour avoir méconnu ce mode d'action de Dieu qu'un évêque aurait prononcé cette phrase historique à l'occasion des Rogations :

"Il ne faut pas demander à Dieu ce qu'on peut demander à l'engrais" !

Dieu, pensent aujourd'hui les catholiques "adultes", a donné à l'homme une intelligence et l'a établi roi de l'Univers. Ces catholiques estiment donc peu sage, voire contraire à la dignité de la personne humaine, de demander à Dieu d'agir à notre place. C'est à l'homme de prévoir les tempêtes et de prendre toutes les mesures utiles pour éviter qu'elles jettent les pétroliers à la côte.

Fort bien ; laissons donc l'homme, enfin "adulte", se débrouiller seul. Mais le résultat n'est pas brillant puisqu'en dépit des milliards dépensés depuis 1978, les côtes bretonnes sont à nouveau gravement souillées.

Conclusion

L'action providentielle de Dieu ainsi que l'efficacité de la prière sont des notions traditionnelles. Elles sont de plus affirmées en d'innombrables passages de l'Écriture. Au hasard :

"Et moi je vous dis : demandez et on vous donnera"

(Luc XI – 9)

"La prière fervente du juste a beaucoup de puissance. Elie était un homme soumis aux mêmes misères que nous. Il pria instamment qu'il ne tombât point de pluie et la pluie ne tomba pas sur la Terre pendant trois ans et six mois. Il pria de nouveau et le Ciel donna de la pluie et la Terre produisit ses fruits." (Jac. V 16-18).

Ce dernier texte est particulièrement intéressant. Elie a-t-il accompli un miracle ? A mon avis, non. Les lois profondes de la Physique n'ont probablement pas été violées comme elles l'ont été dans le miracle de l'eau changée en vin. A la demande d'Elie, Dieu a probablement agi par les causes

secondes en utilisant cette marge de liberté que la physique moderne reconnaît aujourd'hui aux particules dont la matière est faite.

Mais le croyant n'a pas besoin de connaître la Physique moderne. Il lui suffit de savoir que les récits historiques contenus dans l'Écriture sont vrais. Il est donc vrai que, miraculeusement ou non (cela importe finalement assez peu), Dieu a obéi à la prière d'un Homme en empêchant la pluie de tomber pendant plus de trois ans.

Les Rogations

C'est en application de cette doctrine traditionnelle que fut instituée, il y a plus de 15 siècles la procession des Rogations. Je rappelle ce que l'on peut lire dans les anciens missels :

"A la suite de calamités publiques qui s'abattirent au V^{ème} siècle sur le diocèse de Vienne, en Dauphiné, Saint Mamert établit une procession solennelle de pénitence de trois jours qui précédaient la fête de l'Ascension. Par une prescription du Concile d'Orléans (511), cet usage se répandit dans le reste de la France. En 816, Léon III l'adopta pour Rome et bientôt il fut étendu à l'Eglise entière.

Les litanies des Saints, les Psaumes et Oraisons que l'on y chante sont des prières de supplication, de là leur nom de Rogations.

Elles ont pour but d'éloigner de nous les fléaux de la Justice de Dieu et d'attribuer les bénédictions de Sa miséricorde sur les biens de la Terre¹.^{1"}

Il y a tout dans ce texte qu'on devrait lire, relire et méditer longuement. On notera également que c'est en France que fut instituée il y a 15 siècles la procession des Rogations, étendue par la suite à l'Eglise universelle.

Au cours de la procession des Rogations, on faisait cette prière :

"Nous demandons à votre Bonté, Dieu Tout-Puissant, que les fruits de la Terre que Vous daignez développer par l'influence tempérée de l'air et de la pluie, soient pénétrés de la rosée de vos bénédictions."

Comme on le voit, on ne demandait pas de miracle ; on ne demandait nullement à Dieu de remplacer l'engrais ; on se contentait de Lui demander d'agir "par l'influence tempérée de l'air et de la pluie" c'est-à-dire par les causes secondes. Et pendant 15 siècles, le peuple chrétien a fort bien compris ces vérités fort simples qui échappent au "catholique adulte" d'aujourd'hui.

¹ Missel quotidien et vespéral de Dom Gaspard Lefebvre. Grande édition. Imprimerie de 1934.

Supplique aux évêques de Bretagne

Pour éviter le renouvellement d'une catastrophe comme celle de l'Amoco Cadiz en 1978, on a dépensé des milliards pour établir un centre de surveillance et de secours des pétroliers et pour acheter des pompes, des barrages, des détergents, des coagulants, etc... Et malgré cela, en moins catastrophique qu'il y a deux ans, certes, la marée noire est revenue.

Alors je dis : sans remettre en question les sages précautions prises, ne devrait-on pas aussi rétablir en France la procession des Rogations ?

Ce n'est plus possible avec la mentalité actuelle, nous dit-on. Les Bretons auraient-ils donc oublié leurs innombrables calvaires, témoins de la piété de leurs pères ?

Auraient-ils donc déserté leurs célèbres "pardons" ? Auraient-ils oublié leur bonne Mère et Patronne Saint-Anne ? Mais il suffit d'aller à Sainte-Anne d'Auray un 26 juillet pour constater à quel point la foi est toujours vive chez le peuple breton.

Alors nous osons supplier les évêques et les curés bretons de rétablir la procession des Rogations en expliquant clairement son but. Qu'ils sachent bien qu'ils seront suivis par la quasi totalité de leurs ouailles et que les protestations seront limitées à un petit nombre de "militants" qui savent faire beaucoup de bruit, mais qui ne représentent guère qu'eux-mêmes.

Au sujet de la réincarnation Abbé Francis Olakingal¹

Résumé : Divers sondages réalisés en Suisse montrent qu'un bon quart des Européens croient à la réincarnation. L'auteur, né en Inde, était bien placé pour dénoncer cette croyance fondée sur un malentendu. Les Hindous la perçoivent comme un échec, l'obligation de devoir vivre encore alors qu'ils aspirent à la délivrance pour se fondre dans le Brahman ; les Européens s'imaginent qu'ils reviendront jouir de la vie terrestre. Mais le chrétien languit en attendant la vraie vie : dans le Royaume, pour le Christ.

¹ L'Abbé Olakingal est curé d'Iséables, dans le Valais Suisse.

Avant de plonger dans le monde de la réincarnation, je voudrais vous préciser mon origine : je suis né en Inde dans une famille catholique. Je ne suis donc pas « hindouiste », mais Indien. Ayant grandi en Inde, baigné dans la majorité hindouiste (80% de la population), la conception de la réincarnation m'est familière. Vivant en Europe depuis seize ans, je suis frappé de la curiosité que les Occidentaux portent à ce sujet, bien plus qu'en Inde. Certes pour un hindouiste la réincarnation est une évidence. Les différentes écoles et sectes hindoues convergent en cette croyance.

Intérêt et incompréhension

J'ai été surpris que, paradoxalement, la réincarnation passionne plus les Occidentaux que les Hindous ! Combien de fois ai-je été interrogé sur ce thème de la réincarnation, ici en Europe, par des jeunes et même par des grand-mères, catholiques pratiquantes ? Bien sûr, la question de la vie après la mort a toujours été une préoccupation existentielle. Mais ce thème jadis réservé aux philosophes, théologiens et spiritualistes, est devenu pour beaucoup un débat d'actualité.

Les sondages effectués il y a quelques années (1978-1982) par le groupe EVSSG (European Value System Study Groups) ont donné à ce sujet des informations étonnantes : environ 25% de la population européenne croit en la réincarnation.

L'Institut de sociologie pastorale de Saint-Gall et l'Institut d'éthique sociale de Lausanne ont réalisé une enquête en 1990 en Suisse alémanique : « Y a-t-il une renaissance de l'âme dans une autre vie ? » Ont répondu par « oui » :

- a) pour les pratiquants réguliers : 27 %
- b) pour les pratiquants irréguliers : 29 %
- c) pour les non-pratiquants : 29 %

En Suisse romande, une enquête semblable (1987) a donné les résultats suivants. En faveur de la réincarnation :

- les catholiques : 26,3%
- les protestants : 23,1 %

Cela signifie qu'un quart des Européens n'est pas sûr de la foi traditionnelle en l'unicité de la vie.

Pour ces personnes, « la réincarnation » est devenue une alternative. Mais en quelle « réincarnation » croient-elles ? Beaucoup de termes sanskrits comme « *karma* », « *nirvana* », « *avatar* », « *gourou* », etc., font partie du vocabulaire courant de l'Européen ; mais souvent ils ont une

signification erronée pour l'Occidental. Par exemple, le mot « gourou » a une connotation très négative ici. Alors que, dans les langues indiennes, c'est un terme positif. D'ailleurs dans la traduction indienne de la Bible, ce mot « gourou » désigne Jésus-Christ lui-même. Le même malentendu persiste pour la conception de la réincarnation. Pour un hindou, la réincarnation est négative ; tandis qu'en Occident elle évoque une nouvelle chance.

Réincarnation dans l'hindouisme

En résumé, qu'entendent au juste les Hindous par cette doctrine de la réincarnation ? Les textes les plus souvent cités en faveur de la réincarnation se trouvent dans le « Bhagavad-Gita » : « *L'âme incarnée rejette les vieux corps et en revêt de nouveaux comme un homme échange un vêtement usé contre un neuf.* » (Gita, II, 22) La loi du « karma » détermine fatalement la loi de la réincarnation.

Selon cette loi, tout acte, toute pensée produit un effet bon ou mauvais dont le responsable aura à s'acquitter un jour, dans cette vie ou dans une autre. La vie actuelle de chaque individu, conditionnée par la précédente, conditionne la suivante.

L'enchaînement des existences successives se nomme le « *samsâra* ». Le but même de la religion hindoue est de permettre l'accès à la délivrance, à la libération du « *samsâra* », par l'absorption de l'âme individuelle (*âtman*) en l'Absolu (*Brahman*). Pour arriver à rompre la fatale transmigration, il convient de détruire d'abord tout désir, car le désir contient la racine de l'être. Là où il n'y a plus de désir, l'âtman délivré des liens terrestres retourne au *Brahman* (l'Absolu). C'est la délivrance (*Moksha*).

Réincarnation à l'occidentale

Quand on analyse la doctrine de la réincarnation dans l'hindouisme, nous constatons que la conception « occidentalisée » de la réincarnation n'est ni hindoue ni chrétienne. Elle est plutôt « matérialiste » et « terrestre ». Pour un hindouiste, la réincarnation est un échec à se résorber en Dieu. Pour lui la réincarnation est une punition, une souffrance, un temps d'épreuve et de purification. L'âme de l'hindou est « fatiguée » ; et elle est lasse de renaître des milliers de fois et de vivre cette situation d'épreuve sur la terre.

Son désir est de sortir de cette « roue de la renaissance », de se libérer de l'enchaînement des naissances successives, de rompre la fatale transmigraton et d'atteindre la délivrance en retournant au Brahman. Alors qu'en Occident la réincarnation est considérée positivement comme une chance, la joie de revenir sur la terre pour jouir toujours des plaisirs matériels et sentimentaux. Est-ce le résultat de l'insatisfaction du temps trop court pour en profiter ? Le temps d'une seule vie terrestre serait-il dérisoire ? En tout cas, dans la conception occidentalisée de la réincarnation, la finalité de l'homme est d'aspirer à la vie terrestre plutôt qu'à la vie céleste.

Réincarnation et christianisme

Pour justifier et consolider sa position, une certaine société occidentale déchristianisée, surtout des personnes en recherche d'une nouvelle spiritualité, entre autres, sous l'influence du Nouvel Age, prétendent que l'Eglise primitive croyait en la réincarnation. Elle décrit Origène comme « docteur chrétien de la réincarnation ». Origène a enseigné la « préexistence » des âmes et leur incarnation dans des corps, mais non leur réincarnation . « *La réincarnation, une folie païenne dont on est guéri par la foi chrétienne* » : telle est la position du célèbre maître alexandrin. L'Eglise n'a d'ailleurs jamais accepté la doctrine de la réincarnation.

Ces partisans de la réincarnation citent aussi volontiers quelques passages de l'Ecriture comme des « preuves bibliques » de cette doctrine. Par exemple : les passages concernant l'identité entre le prophète Elie et Jean-Baptiste (Matthieu 11, 14 ; Luc 1,17, etc.). Sortis de leur contexte, ces versets sont interprétés de façon erronée et tendancieuse. L'Eglise ne flirte pas avec la doctrine de la réincarnation. Selon la foi chrétienne, il n'y a qu'une vie terrestre.

L'homme est une créature, voulue par Dieu, avec son âme mais aussi avec son corps. Le corps n'est pas « la prison de l'âme ». Il est en effet destiné à une vie éternelle de plein épanouissement grâce à la « résurrection de la chair ».

La réincarnation n'a pas sa place dans le christianisme, parce que la communion avec la vie du Christ dans le Royaume de Dieu est notre objectif final.

*

* *

Etes-vous des cobayes ou des robots ?

Sylvie Simon

Présentation : Et si l'injection vaccinale n'était que le moyen technique d'implanter dans le corps des cristaux liquides qui, comme la puce, permettent le contrôle permanent de chaque individu ? La pression vaccinale des autorités est devenue telle qu'on est obligé de s'interroger sur les buts réels de la vaccination.

Il y a quelques années, certains scientifiques avaient suggéré qu'on pourrait, un jour, mettre au point plusieurs vaccins combinés qu'on injecterait au nouveau-né. En même temps, on introduirait dans son corps une puce électronique qui permettrait un suivi très précis de sa santé. Ils ont fait cette proposition avec le plus grand sérieux. Mais on peut se demander si ces scientifiques étaient conscients que leur suggestion dépassait de très loin tout ce qu'avaient imaginé Aldous Huxley dans *le Meilleur des mondes*, ou Georges Orwell dans *1984*, ou d'autres écrivains de science-fiction.

Une invasion de puces

Or, depuis quelque temps, la réalité dépasse la fiction. Nous avons ainsi appris par la télévision que l'on commence à injecter des puces à des enfants ou à des vieillards atteints de la maladie d'Alzheimer, afin de pouvoir mieux les surveiller lorsqu'ils risquent de s'éloigner de la vue de leurs proches. Cette technique est déjà utilisée par la médecine vétérinaire pour identifier les animaux. Une multinationale, Texas Instruments, a mis au point des transpondeurs, c'est-à-dire des micro-ordinateurs qu'on a injectés à des milliers d'animaux à travers le globe. Jusqu'à présent, ces puces étaient

utilisées pour retracer, contrôler et identifier toutes sortes d'animaux comme de produits manufacturés.

Le Dr de Brouwer (*Vaccinations : erreur médicale du siècle*, Louise Courteau, 1997) explique : « Ces transpondeurs, à partir d'une influence magnétique extérieure, permettent d'agir à l'échelle cellulaire, c'est-à-dire inconsciente, soit avec des émetteurs, soit des antennes télé, soit des satellites.

Si de tels transpondeurs étaient injectés à des humains, il serait possible d'agir sur les gens avec une antenne cellulaire qui court-circuite la conscience individuelle ».

Nous n'en sommes plus à l'heure de faire des suppositions mais à celle de nous inquiéter vivement pour une situation déjà établie et qui ne peut aller qu'en s'aggravant.

De son côté, le Dr José Delgado, pionnier de la stimulation électronique du cerveau et auteur du *Contrôle physique de la pensée*, paru en 1969, déclarait dans cet ouvrage : le développement des pensées et les expériences visuelles ». « *Les transmetteurs cérébraux peuvent demeurer à vie dans le cerveau d'un sujet . L'énergie qui actionne le transmetteur est transmise par des fréquences radio. [...] L'une des possibilités des transmetteurs cérébraux est d'influencer les gens afin qu'ils se conforment aux systèmes politiques. Les comportements individuels et sociaux, les réactions émotionnelles et mentales, peuvent être provoquées, maintenues, modifiées ou inhibées, chez les animaux comme chez l'homme, par la stimulation des structures cérébrales spécifiques. Le contrôle physique de plusieurs fonctions cérébrales est un fait établi. Il est même possible de suivre les intentions, le développement des pensées et les expériences visuelles. »*

La réalité dépasse la fiction

Les premiers implants étaient petits, mais encore visibles, tandis que les nouvelles versions à cristaux liquides peuvent être directement injectées dans le sang pour se loger dans certaines régions du cerveau et influencer le comportement d'un individu. Si l'on se réfère à Tim Willard, éditeur du magazine américain *Future Society*, la technologie cachée derrière le nouveau Micro-Chip humain n'est pas très compliquée, et pourrait être appliquée dans une large gamme d'activités humaines.

Dans le *Belleville News Democrat* du 28 décembre 1997, Rod Hafemeister signalait que des puces allaient être utilisées sur des soldats. En effet, pour les immuniser contre l'anthrax avec les rappels nécessaires, il faut

un suivi de plusieurs années. « *Le Pentagone estime qu'il faudra près de six ans pour immuniser tous ceux qui portent l'uniforme. [...] Ce programme n'aurait pas été possible il y a quelques années, mais la mise sur ordinateur du suivi médical et la puce qui peut le contenir, portée par le soldat, devrait tout changer.* » Dans le même article, le journaliste signale que Paul Sullivan, directeur exécutif du National Gulf War Resource Center, accuse le Pentagone d'utiliser les troupes sans leur consentement pour tester des médicaments qui n'avaient pas l'approbation définitive de la FDA : « *Le Pentagone a été sévèrement critiqué pour avoir commis la même faute en Bosnie* », ajoute-t-il. Ces tests ne comportent pas l'injection de puces, mais se réfèrent à la même volonté de pouvoir sur les citoyens, otages d'un système corrompu qui relève plus du nazisme que de la démocratie.

Big Brother est là !

Récemment, le Pr. Kevin Warwick, de l'université de Reading, en Grande-Bretagne, s'est fait insérer sous l'épiderme un micro-processeur afin de démontrer les nombreux abus qui pourraient découler de l'utilisation de ce genre d'appareil capable d'allumer les lumières et de souhaiter la bienvenue d'une voix caverneuse. Introduit sous anesthésie locale, l'appareil contenait soixante-quatre informations sur le professeur de cybernétique que sa secrétaire pouvait suivre en permanence. « *C'est vraiment Big Brother, ce n'est plus de la science-fiction...* », a-t-il déclaré (*Libération* du 29 août 1998).

Ce genre de puce peut contenir toutes sortes d'informations les plus variées : numéro de Sécurité sociale, groupe sanguin, carnet de santé, convictions religieuses, qualifications professionnelles. En effet, Big Brother évoqué par Georges Orwell est à notre porte. Kevin Warwick dénonce : « *L'être humain est menacé par l'« ordinateur sapiens » dont l'intelligence ne tardera pas à dépasser celle de son créateur.* » (*Le Monde*, 25 septembre 1998).

Carl W. Sanders est un ingénieur électronicien qui a passé plus de trente ans à mettre au point des puces électroniques pour IBM, General Electric, Honeywell et Teledyne, mais aussi pour diverses organisations gouvernementales. L'un des projets sur lequel il a travaillé s'appelait Phoenix et concernait les vétérans du Viêt-nam. Une puce électronique, appelée Rambo, permettait de faire monter leur taux d'adrénaline. Carl W. Sanders a déclaré au journal *Nexus* de juin-juillet 1994 que, lors des discussions sur le contrôle électronique avec la CIA auxquelles il a assistés,

on parlait des citoyens comme d'un troupeau. *« Lorsque la discussion parvint au stade de l'identification par puce ; ils précisèrent leurs objectifs : le nom et la photo, le numéro de sécurité sociale, l'empreinte digitale, la description physique, le contexte familial, le métier, les informations administratives, les impôts et le casier judiciaire. »* A cette époque, il avait alors assisté à dix-sept réunions de ce genre ? *« Récemment, ils ont abordé le Health Care Program, un suivi du « ventre maternel à la tombe ». Des projets ont été soumis au Congrès afin de permettre d'injecter une puce à votre enfant dès la naissance. »*

Et, évidemment, les vaccins !

En 1995, aux Etats-Unis, Donna Shalala, responsable du DHHS (Department of Health and Human Services) a suggéré de donner un numéro de Sécurité sociale dès la naissance, afin d'y inscrire l'état vaccinal de chacun. En 1996, le HIPPA (Health Insurance Portability and Accountability) émit le projet d'un numéro d'identification de soins de santé qui pourrait remplacer le numéro de Sécurité sociale et qui pourrait remplacer le numéro de sécurité sociale et qui serait attribué dès la naissance à chaque citoyen, relié à un moniteur électronique qui enregistrerait au fur et à mesure les soins médicaux et les vaccinations. En 1998, le CDC a commencé à mettre en œuvre un registre d'Etat des vaccinations, qui serait un premier pas vers le développement d'enregistrements électroniques sous le prétexte de suivre la santé des individus. Ces enregistrements comprendraient le nom, l'adresse, le numéro de téléphone, le numéro de sécurité sociale, la date de naissance, le sexe, la race, la langue principale, le nom de la mère et son nom de jeune fille, le nom du père, et les numéros de Sécurité sociale des deux parents (*The Vaccine Reaction*, publié par le NVIC, National Vaccine Information Center, numéro spécial de septembre 1998). Dans l'Etat du Texas, Prove, une association de parents conduite par Dawn Richardson, milite contre le fait que des enfants soient inscrits sur des registres de vaccination sans le consentement écrit de leurs parents. Sans doute font-ils partie d'une secte !

A la lecture de ces procédés dignes de la Gestapo, il est permis de se demander s'il s'agit, dans ce pays, seulement de la santé publique ou d'une forme de mise en carte de tous les citoyens.

Un journaliste canadien, Serge Monast, a mené une enquête sur les cristaux liquides, les vaccins et la médecine militaire expérimentale. En 1992, fut pratiquée au Québec une vaccination de masse contre la méningite,

à la grande surprise des médecins qui savaient qu'aucune épidémie n'était en vue.

Québec : bizarre, bizarre...

A propos de la campagne de vaccination québécoise, un grand nombre de médecins et d'infirmières se sont demandé pourquoi ils devaient appliquer un protocole particulier pour cette injection. Serge Monast s'étonne surtout de l'inclinaison particulière qu'il fallait donner à la seringue et de la pression très forte qu'il fallait exercer pendant plusieurs secondes à cet endroit, ainsi que la recommandation de retirer la seringue très rapidement, « Ce fait est d'autant plus étrange dans l'administration d'un vaccin contre la méningite qu'il ressemble en tout point à la manière d'injecter un implant électronique servant à l'identification personnelle et fabriqué, entre autre, par la Texas Instrument. Cette méthode est aussi utilisée pour l'injection de cristaux liquides, afin d'empêcher leur retour dans la seringue. Nous n'affirmons aucunement que ce fut le cas lors de l'injection de ce vaccin, mais nous ne pouvons pas passer sous silence la ressemblance frappante existant entre ce protocole et celui servant à l'injection d'implants électroniques destinés à l'identification des sujets injectés, à leur repérage par satellite et au contrôle direct de l'individu pour des fins politiques. » (*Vaccination, médecine expérimentale et cristaux liquides*, par Serge Monast, CP 177, Magog, Québec, J1X3W8 Canada).

Cette décision avait été prise par des fonctionnaires du gouvernement à l'encontre de l'avis de la plupart des membres du corps médical.

Le Dr Christiane Laberge déclara alors aux médias que sa fille de cinq ans courait autant de risques d'attraper la méningite que de se faire heurter par un train.. Le Dr Gilles Delage évoqua, lui aussi officiellement, les risques encourus par les nourrissons vaccinés à cause de la réduction appréciable de tolérance immunitaire chez ces enfants. Des spécialistes du monde médical firent connaître leurs préoccupations à ce sujet dans un article paru dans *Le Journal de la presse* du mardi 4 février 1992, mais le gouvernement passa outre. Serge Monast fit alors ressortir que, dans certaines régions, les vaccins étaient différents de celui que recevaient les enfants d'autres régions à la même époque.

Cristaux liquides : contrôle des individus

Dans une conférence-débat du 10 février 1996, près de Périgueux, qui réunissait des médecins et des biologistes remettant en question notre

médecine de troupeau, le Dr Guy Londechamp, auteur de *l'Homme vibratoire*, paru en 1993 et réédité en 1998, attira l'attention, lui aussi, sur les cristaux liquides et posa la question : « *N'est-ce pas l'installation d'une antenne à l'intérieur de notre organisme, programmable de l'extérieur, malléable ?[...] Ce peut être de la science-fiction, à moins que la science-fiction ne soit déjà très en dessous de la réalité !* »

Et, commentant la campagne de vaccination canadienne avec protocole particulier, il poursuivit : « *s'il s'agit d'une vaccination si anodine, pourquoi a-t-on demandé à ces centres d'avoir des conditions si rigoureuses, ces mesures de sécurité et d'observation exceptionnelles ? Il faut signaler, par ailleurs, que l'on a vacciné de force contre l'hépatite B des populations entières au Nord Canada, sans explication, sans même l'autorisation des parents. Il y a eu un certain nombre de morts parmi les enfants, mais on n'a fourni aucune explication... Viols délibérés de la liberté individuelle, atteintes corporelles avec des décès, mais aucune justification des besoins ni explications. [...]*

Alors, n'est-on pas en train d'injecter aux gens – avec le vaccin contre l'hépatite B – non seulement les protéines de la capsule du virus, mais aussi d'autres informations, probablement des cristaux liquides (boucles d'ADN de synthèse), permettant de programmer toutes les personnes de l'extérieur, à un moment donné, pas forcément tout de suite ? Mais le dispositif serait en place... Le problème est de savoir si les avancées technologiques sont suffisantes pour avoir une connaissance précise du modèle ADN à injecter, afin de contrôler les consciences. Il est bien difficile de savoir exactement ce qu'il y a dans ces vaccins. »

Pure science-fiction ? Certains, plus avertis des manipulations pseudo-scientifiques dont nous sommes victimes et de tous ce que l'on nous cache, ne s'en étonnent pas. Les pressions vaccinales sur les populations sont devenues telles que nous sommes obligés de nous interroger sur les buts réels de la vaccination. S'il ne s'agissait que de santé, la contrainte n'aurait pas lieu d'être, la persécution des non-vaccinés serait dénoncée comme toute violation des droits fondamentaux ; enfin les campagnes vaccinales systématiques apparaîtraient comme une aberration.

Plutôt que de santé, ne pourrait-il être question de contrôle mondial de la population ? L'identification des chiens et des chats grâce à ce procédé a été mise en place en France par un arrêté du 1^{er} octobre 1997. Il semble qu'il

soit désormais possible d'injecter, par le biais d'un vaccin, un implant électronique servant à l'identification personnelle. Ce serait la normalisation à outrance des conduites par le truchement des vaccinations.

*

*

*

BIBLE

La vérité comme événement *P. Ignace de la Potterie*

Présentation : Nous avons hérité de la pensée grecque une notion intellectuelle de la vérité : adéquation entre le mot et la chose, entre l'idée et le fait. Il importe au chrétien de découvrir le sens que prend le mot vérité dans l'Écriture sainte, formulée pour tous les hommes mais dans le cadre de la pensée hébraïque. Pour l'auteur, ancien professeur à l'Institut Biblique Pontifical, la vérité au sens biblique est l'avènement de l'Homme-Dieu. Dès lors tout doit être regardé et jugé selon la perspective ouverte par l'Incarnation.

Qu'est-ce donc que la vérité pour les chrétiens ? Interrogeons la révélation chrétienne. Dans toute l'histoire humaine et parmi toutes les religions du monde, le judéo-christianisme est la seule religion à base *historique*.

Faisons deux comparaisons.

Le fondement des religions mystiques orientales, par exemple, est plutôt l'expérience directe de l'absolu, la vision d'un prophète ou la communication de cette vision. Pour l'Islam, le Coran est un livre tombé du ciel.

Le christianisme, non : la Bible n'est pas un livre tombé du ciel. C'est un livre qui raconte une série d'*événements réels* dans une histoire de salut, qui va du commencement à l'eschatologie. Que la religion chrétienne soit intéressée par l'histoire est donc une chose qui ne sera jamais assez soulignée...

La vérité, donc, est un événement, mais un événement qui révèle quelque chose... La vérité, selon la Bible, est la révélation du **plan de salut de Dieu dans l'Histoire**, une révélation que raconte le texte biblique. Ce n'est pas un principe de raison, mais un événement de révélation qui se « concentre » en Jésus-Christ.

Pour la Bible, la vérité est le dévoilement du plan salvateur de Dieu qui advient dans l'histoire : ce sont des événements historiques qui révèlent ce que Dieu a voulu pour nous, pour notre salut... La notion biblique et

chrétienne de vérité n'est ni celle d'Aristote, ni, si nous voulons adopter un point de vue extrême, celle de saint Thomas. C'est autre chose : elle vient de l'Ancien Testament et se concentre dans l'avènement de Jésus-Christ. Le Christianisme est donc sans aucun doute un événement révélateur, l'avènement de Jésus-Christ... La question n'est donc pas « qu'est-ce que la vérité ? », mais « qui est la vérité ? » : Dieu en soi-même, ou l'homme Jésus-Christ (1 Tm 2.5) ? ...

Réduire le christianisme à une doctrine théologique ou à une métaphysique (Dieu est vérité), c'est du platonisme. Jésus ne dit jamais que Dieu est vérité. Mais il l'est, réplique tout le monde ! Moi aussi, je dirais qu'il l'est, mais selon d'autres catégories de pensée. En réalité, dans la langue de saint Jean, Dieu en soi-même n'est pas vérité : Dieu n'est pas un événement de l'histoire. Il est « là-haut » dans la transcendance absolue. Un événement, lui, se tient dans l'histoire. Or, la question de fond que je pose est : qui est vérité ? L'homme Jésus-Christ ou le Verbe en Dieu ? C'est l'*homme* Jésus-Christ en tant qu'il révèle son mystère de Fils unique du Père. Tout est centré sur l'Incarnation... Il me semble assez significatif que cela n'existe pas dans les autres religions. Et comme confirmation du point de vue chrétien, je trouve... cette belle phrase de Jean-Paul 1^{er} : « *Le vrai drame des chrétiens qui veulent être modernes, c'est la tentative de corriger par des règles la stupeur face à l'événement Jésus-Christ* ». C'est bien cela : on a toujours la tentation de réduire le christianisme à une éthique, un code de règles, une doctrine, ce qui est une démarche rationaliste. Il n'est ni l'un ni l'autre : c'est un événement historique, mais un événement révélateur.

*

*

*

Des prévisions humaines et de celles de l'Esprit-Saint

Yves Germain

Résumé : Devant les peines et les déceptions de la vie quotidienne, la tentation est grande de lire comme une allégorie les versets bibliques annonçant « des cieux nouveaux et une terre nouvelle ». Et pourtant cet espoir d'un avenir radieux est repris aussi bien par les penseurs humanistes et laïcistes. Yves Germain décrypte ici ces versets et montre comment l'heure viendra, l'unité une fois faite entre l'Eglise et la Synagogue, d'une conversion générale de toutes les nations, sous l'action de l'Esprit-Saint.

Comment les hommes, à la fin du 19^{ème} siècle, voyaient-ils le siècle à venir, celui qui précisément vient de s'achever.

Pour s'en rendre compte, il suffit de relire ce qu'écrivait l'un des plus illustres d'entre eux, Victor Hugo, dans sa préface du Guide de l'Exposition universelle qui eut lieu à Paris en 1867 :

« Au 20^{ème} siècle, il y aura une nation extraordinaire... Elle sera plus que nation, elle sera famille. Unité de langue, unité de monnaie, unité de code... L'abolition du parasitisme militaire, les quatre milliards que coûtent actuellement les armées permanentes laissés dans la poche des citoyens... Aucune exploitation ni des petits par les gros ni des gros par les petits, partout la dignité de chacun sentie par tous, l'égalité sortant toute construite de l'instruction gratuite et obligatoire... La prison transfigurée en école... L'homme qui ne sait pas lire aussi rare que l'aveugle-né... La circulation décuplée ayant pour résultat la production et la consommation centuplées... La multiplication des pains, le miracle devenu réalité... L'industrie engendrant l'industrie, les bras appelant les bras. .. Pour guerre, l'émulation. Toute autre colère disparue... Un peuple fouillant les flancs de la nuit et opérant au profit du genre humain une immense extraction de clarté... Cette nation aura pour capitale Paris et ne s'appellera point la France, elle s'appellera l'Europe... Le continent fraternel, voilà l'avenir ! Qu'on en prenne son parti, cet immense bonheur est inévitable ».

L'Eglise catholique ne niait pas certains progrès des sciences et des techniques, mais ses conclusions étaient beaucoup plus réservées. Dès 1846, Pie IX écrivait que « le communisme serait la ruine complète de tous les

droits, des institutions, des propriétés et de la société humaine elle-même. »
(Qui pluribus)

Léon XIII déclarait peu après :

« Les jeunes gens, n'étant pas habitués au respect de Dieu, ne pouvant pas supporter aucune règle d'honnêteté de vie, et accoutumés à ne jamais rien refuser à leurs convoitises, seront facilement amenés à bouleverser les Etats. » (Nobilissima Gallorum Gens – 1884)

Et Pie XI avertissait en 1929 :

« L'école, si elle n'est pas un temple, devient une tanière. » (Divini illius magistri)

Il est inutile de préciser qu'alors, presque toute la presse et le monde intellectuel en général qualifièrent tous ces propos de bien pessimistes et souvent d'obscurantistes !

Nous savons maintenant ce qu'il en fut de ce 20^{ème} siècle arrivé au bout de sa logique. Alors faut-il désespérer ? Saint Jean rapporte cette étrange parole du Christ :

Jn 14,12 – *« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera, lui-aussi, les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes. »*

Elles ne peuvent concerner que l'avenir. Certains nous diront qu'il serait temps qu'elles se réalisent... Comment ne pas les comprendre ? Mais l'Écriture nous invite aussi à la patience :

« Il y a un temps pour toute chose sous le ciel. » (Ecclésiaste 3,1)

D'autres diront qu'ils voient actuellement beaucoup d'iniquité dans le monde... C'est vrai ! Le Saint-Père en présentant ses vœux au corps diplomatique a déclaré que lorsque l'homme n'est considéré que sous l'angle de la matière *« Alors tout est possible et la barbarie n'est pas loin »*. Mgr Béranger fait une remarque du même genre :

« Il y a une amoralité publique gravissime...Le vrai problème, c'est de réapprendre et d'actualiser les « Dix commandements »...

Si on ne le fait pas, on va vers des naufrages encore plus terribles que ceux de ce siècle. » (Message – Mars 1998)

C'est évident, mais bien peu de chrétiens prennent conscience de l'importance du Décalogue qu'ils jugent « dépassé ». Souvent ils ne comprennent pas eux-mêmes que, plus ce Grand Code de la route sera ignoré et rejeté, plus il y aura d'accidents ! Et pourtant, il n'y aura pas de Paix sans Dieu. Le Christ nous a prévenus :

« Sans Moi vous ne pouvez rien faire. »

Et encore :

« Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous. » (Lc 3,16)

« *Périr* » est à prendre ici au sens spirituel. Celui qui croit au Christ ne périra pas. (Jn 3,16)

Il n'est pas nécessaire d'en appeler au châtement divin ; l'homme a déjà prouvé qu'il sait s'autodétruire ! Faudra-t-il une guerre générale ? Mais l'avortement, les massacres de civils, la désintégration de la famille, la drogue, etc.. ont depuis 50 ans fait plus de victimes que les deux dernières guerres mondiales !..

Tout cela ne doit pas cependant nous effrayer. Ce n'est que la preuve de la vérité de l'Evangile ! Reprenons les paroles du Christ :

Mt 24,12 – « *Et à cause des progrès croissants de l'iniquité, la charité du grand nombre se refroidira.* »

Puis le verset suivant nous invite à « persévérer »

Mt – 24,13 – « *Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé .Et cet évangile du Royaume sera proclamé dans le monde entier.* »

C'est donc après un temps d'iniquité, de refroidissement des chrétiens, que l'Evangile sera proclamé dans « le monde entier ». Ce paradoxe apparent laisse deviner une intervention directe de Dieu ; alors les nations aveuglées ouvriront les yeux. Cet événement mondial était déjà annoncé par les prophètes :

Soph 3,20 – « *En ces temps-là, je vous ferai revenir, en ce temps-là, je vous rassemblerai, quand je vous ferai avoir renom et louange parmi tous les peuples de la terre.* »

Tob 14,5-6 – « *Dieu aura pitié d'eux... Ils rebâtiront Jérusalem (l'Eglise). Toutes les nations de la terre se convertiront.* »

Is 42,3-4 – « *Les nations païennes mettront en son nom leur espérance.* » Mt (12,21)

L'Apocalypse confirme :

Apo 21,24 – « *Les nations marcheront à sa lumière* »

Mais auparavant, comme le précise saint Luc :

Lc 21,36 – « *Il y aura une angoisse des nations inquiètes du fracas de la mer et de son agitation, les hommes expirant de frayeur et d'anxiété pour ce qui doit arriver à l'univers.* »

Les peuples seront très agités ! Saint Paul annonce aussi un temps de paganisme mondial, puis un Renouveau :

Rom 11,32 – « *Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire miséricorde à tous .»*

Cette phrase, appliquée à la fin du monde, ne mène qu'à la négation hérétique de l'enfer. Il convient donc de l'expliquer, car Dieu n'enferme personne ! En Hébreu, « enfermer » veut aussi dire « abandonner » ou

« laisser libre ». Dieu laissera donc « tous les hommes » désobéir, mais comme il l'a promis, il n'y aura plus de Déluge (Gen 9,11), l'humanité ne sera pas anéantie. Il interviendra en faisant « miséricorde à tous ». Comment ? Comme les prophètes l'ont annoncé :

Joël 3,11 – « *Je répandrai de mon esprit sur toute chair* »

Et alors :

Is 40,5 – « *Toute chair verra le salut de Dieu* »

La Bible Osty précise avec raison que « toute chair » veut dire « tous les vivants ». Dieu sauvera, par l'Esprit-Saint, un monde logiquement perdu !

Comme l'expliquent souvent les Pères de l'Eglise, c'est la nouvelle Arche, l'Eglise, qui sauvera l'humanité des flots du paganisme, par la prédication de l'Evangile et l'Esprit-Saint.

Nous devons donc dès maintenant préparer ce temps car, nous dit le Psaume :

« *Ceux qui sèment dans les larmes, moissonnent en chantant* » (125,5)

Et nous lisons aussi :

« *Autre est celui qui sème, autre celui qui récolte* » (Jn 4,37)

Dès maintenant nous devons donc vivre la parole du Christ :

« *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé* » (Mc 16,15)

Cette phrase n'est pas à comprendre au sens cartésien : « Je crois, je suis baptisé, donc je suis sauvé »... Le Verbe « croire, en hébreu, veut dire aussi « agir ». Pour éviter toute ambiguïté, le Christ dira souvent « Suis-moi ». Ce qui est beaucoup plus difficile que de simplement « croire ». C'est un appel à la fidélité... à l'esprit de sacrifice, à la proclamation et à l'adoration (la louange), en prenant comme modèle le Christ.

N'oublions pas enfin « *qu'à celui qui a beaucoup reçu il sera beaucoup demandé* ». (Lc 12,48)

Ainsi, en suivant le Christ, nous entrons dans le royaume où se trouvent la justice et la paix comme l'explique saint Paul :

Rom 14,17 – « *Le royaume de Dieu, en effet, ce n'est pas le boire et le manger : il est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint* »

Il y aurait beaucoup à dire sur la justice dans des sociétés où les riches deviennent de plus en plus riches et où les pauvres sont de plus en plus nombreux !

Quant à la paix, on a l'impression qu'elle fuit, même là où est l'enfant... Pour la rétablir, car elle existait, on veut mettre dans chaque Ecole :

- une infirmière,
- une assistante sociale,
- un médecin,

- un psychologue,
- un policier, même parfois...

Mais là n'est pas l'essentiel, car le malaise est d'abord spirituel et moral ! Quand bien même toutes les automobiles seraient dans un état mécanique parfait, si l'on ne respecte pas tous le même Code de la route, les accidents ne cesseront pas ! C'est pourquoi l'unité entre les ouvriers de la vigne est un préalable essentiel :

« Mis en présence de missionnaires en désaccord entre eux, même s'ils se réclament tous du Christ, les non-croyants sauront-ils accueillir le message authentique ? Ne penseront-ils pas que l'Evangile est un facteur de division, même s'il est présenté comme la loi fondamentale de la charité ? »
(Ut Unum sint)

Le véritable œcuménisme ne nous demande pas de ne plus croire que le Christ est « *le seul médiateur entre Dieu et les hommes* » (1Tim 2,5). Il est invitation à méditer et à réaliser la prière du Christ :

« Père qu'ils soient un... afin que le monde croie que tu m'as envoyé. »
(Jn 17,21)

On cite souvent la première partie de cette phrase, mais la seconde est tout aussi capitale ; c'est lorsque nous serons « un » avec les Juifs, que le monde croira que le Fils a été envoyé par le Père ! La « pêche » miraculeuse se fera avec les deux barques (Lc 5,7), comme l'explique saint Ambroise :

« On appelle à la rescousse les compagnons qui étaient dans l'autre barque. Quelle est cette autre barque ? Ceux-ci viennent de la synagogue à la barque de Pierre, c'est-à-dire à l'Eglise, afin de remplir les barques »
(Traité sur Luc, I, p.182)

Saint Paul annonçait à sa manière cette conversion des Juifs, puisqu'il s'écrie :

Rom 11,15 – *« Que sera leur réintégration ? Ce sera un vrai retour de la mort à la vie »*

Et cela pour le monde entier ! Le prophète annonçait déjà cette unité :

Ez 37,22 – *« Un seul roi sera leur roi à tous »*

Ez 37,24 – *« Il y aura pour eux tous, un seul berger »*

Le Christ confirmera :

Jn 10,16 – *« Il y aura un seul troupeau, un seul berger »*

Et saint Jean nous montre toute la puissance de l'Esprit :

Jn 10,16 – *« Et quand il sera venu, il convaincra le monde à propos de péché, à propos de justice »*

Oui, le monde sera un jour convaincu ! Nul doute qu'alors durant un temps, Dieu régnera sur terre, comme l'annonce l'Apocalypse avec les « mille ans » (Apo 20,5) et saint Paul :

« Car il faut qu'Il règne jusqu'à ce qu'Il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds » (1 Cor 15,25 – Ps 109,1 – Mc 12,36 – Mt 22,43 – Lc 20,42-43)

Et encore :

Rom 16,20 – « *Le Dieu de paix écrasera à l'avenir Satan sous vos pieds* »

Il ne faut pas voir ici la fin de Satan qui ne sera « anéanti » que par le Retour du Christ (2Th 2,8). C'est un triomphe mondial de la prédication durant un temps. Ces phrases ne peuvent se comprendre que si nous savons que pour les Pères de l'Eglise « les pieds » désignent les « prédicateurs ».

Saint Bonaventure au 13^{ème} siècle annonce un temps de « ruine » de l'Eglise, puis son renouveau. Il écrit :

« *Alors sera accomplie la prophétie d'Ez 40, quand la cité descendra du ciel (Apo 21,2), non certes « celle qui est d'en haut », mais celle qui est d'en bas, c'est-à-dire l'Eglise militante, quand elle sera conforme à l'Eglise triomphante, autant qu'il est possible en cette vie. Alors, ce sera l'édification de la cité et la restauration, comme au commencement. Et alors, ce sera la paix. Mais combien de temps durera cette paix, Dieu le sait.* » (« Les Six jours de la Création », Cerf, p.373)

Pour le Saint-Père, « *le projet de Dieu est de construire un Royaume de Paix et de justice dès cette vie. C'est la perspective biblique des « cioux nouveaux et de la terre nouvelle.* » (Is 65,17 – 2P 3,13 - Apo 21,1 – Redemptoris missio, p.85)

Le Concile a confirmé et précisé :

Nostra Aetate 4 (Edition Fides)

« *Avec les prophètes et le même Apôtre (Paul), l'Eglise attend le jour, connu de Dieu seul, où tous les peuples invoqueront le Seigneur d'une seule voix et le serviront sous un même joug* » (Soph 3,9 – Is 66,23 – Ps 65,4 – Rom 11,11-23), p.552

« *L'Eglise catholique (doit) s'employer efficacement et sans arrêt à rassembler toute l'humanité et la totalité de ses biens sous le Christ chef en l'unité de son Esprit* » (**Lumen Gentium 2,13**) p.33.

Ad Gentes – 1

Le devoir des Apôtres et de leurs successeurs « *est de perpétuer cette venue afin que « la parole de Dieu soit divulguée et glorifiée* » (2Th 3,1), le royaume de Dieu annoncé et instauré dans le monde entier », p.433.

En conclusion, examinons la Parole du Christ :

Jn 3,5 – « *Il nous faut renaître de l'eau et de l'Esprit* »

Il nous faut ici bien comprendre le symbolisme de l'eau et celui de l'Esprit. Si l'eau représente l'Esprit, comme on le dit souvent, on ne trouve plus ici qu'une sorte de répétition malheureuse...

Dans son « Commentaire sur saint Jean », saint Thomas d'Aquin écrit que « *le Seigneur présente son enseignement comme une eau vive en raison du mouvement de cette eau.* »

C'est cette eau, son enseignement, que le Christ propose à la Samaritaine. Et il précise bien que « *celui qui boira de cette eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif.* » (Jn 4,14)

Le Christ poursuit :

Jn 7,38 – « *Celui qui croit en moi,... de son sein couleront des fleuves d'eau vive.* »

Et saint Thomas d'Aquin explique :

« *Les fleuves symbolisent la répartition des dons de l'Esprit-Saint, parce que, « à l'un la diversité des langues, à l'autre le don de guérison... »* (1Cor 12,10)

Saint Grégoire le Grand écrit dans son livre « Les Morales » (Liv. 9, ch. 6) :

« *Si, en effet la parole de la prédication n'était pas une pluie, Moïse n'aurait pas dit : « Que ma parole se répande comme la pluie ».* (Deut 32,2)

L'eau était donc déjà pour les Hébreux un symbole de la Parole de Dieu.

C'est l'eau, parole de Dieu, qui nous donne la vie, et qui purifie le cœur de l'homme !

C'est pour cela que saint Jude dira des païens jouisseurs :

Ce sont des « *nuées sans eau, emportées au hasard par les vents.* » (12)

C'est donc l'eau, parole de Dieu, qui nous abreuve et que nous devons donner à notre prochain, et c'est l'esprit qui convertit. Quand il veut, car le Christ dira à Nicodème :

Jn 3,8 – « *Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va.* »

C'est pourquoi aussi le Christ dira : « *Vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns les autres.* » (Jn 13,14)

Pour bien comprendre cette phrase il faut savoir que « la poussière » est le symbole de la multiplicité, de la division des humains, et que pieds représentent les « prédicateurs ». Une bonne annonce de la Parole de Dieu ne peut donc se faire que lorsque nous nous débarrassons de nos divisions, donc dans l'unité ! Quant à l'Esprit il est souvent représenté par « le feu » à

la Pentecôte, par « la colombe » au moment du baptême du Seigneur par exemple, et par « l'ombre ». L'ange dit à la Vierge Marie :

Lc 1,35 – « *L'Esprit-Saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* »

N'en doutons pas, comme l'Écriture l'annonce, l'Esprit viendra sur « toute chair », afin de nous faire traverser la nouvelle Mer Rouge : les flots du paganisme. Alors nous entrerons dans « la terre nouvelle » de la civilisation de l'Amour.

« *Le Très-Haut possède toute science... Il annonce le passé et l'avenir.* »
(Ecclésiaste 42,19 – Is 44,7)

*

*

*

REGARD SUR LA CREATION

"Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages." (Romains, 1 : 20)

La plume : merveille de la Création¹ ***W.E.Filmer***

Résumé : Tous connaissent la légèreté des plumes d'oiseaux. Mais il faut le microscope pour comprendre comment cette légèreté s'allie à la solidité et à la souplesse nécessaires pour résister au vent produit à chaque battement d'aile. Les barbes visibles de chaque côté du penne abritent un grand nombre de barbules : de 750.000 à 1,5 million. Et ces barbules à leur tour sont reliées entre elles par de minuscule crochets que l'oiseau remet en place en se lissant la plume avec le bec, si les efforts du vol les ont dégrafés. Comment croire qu'une structure aussi complexe et ingénieuse a pu se former par une simple évolution au hasard à partir des écailles des reptiles ?

Si on ôtait toutes les plumes sur l'aile d'un oiseau, sa surface ne ferait plus qu'une infime partie de l'aire initiale. Puisque le poids qu'une aile peut supporter dépend largement de sa surface, il est clair qu'un oiseau serait bien incapable de quitter le sol sans ses plumes. L'importance vitale des plumes pour le vol des oiseaux est manifeste puisqu'il suffit d'en couper quelques unes pour clouer l'oiseau au sol.

Même si tout le monde connaît les plumes, peu de gens en connaissent la merveilleuse structure. On sait qu'une plume se compose d'un tuyau central ou "penne" et d'un certain nombre de branches latérales, les "barbes"(Fig.1). Ces barbes collent ensemble d'une étrange façon, si bien que l'aile toute entière forme une surface élastique. Mais si les barbes sont séparées, elles restent séparées et ne collent plus ensemble à moins d'être remaniées d'une certaine façon.

¹ Repris du Creation Science Movement (Pamphlet n°255) 50, Beacon Av., Cosham, Portsmouth, P06 2AW (GB)

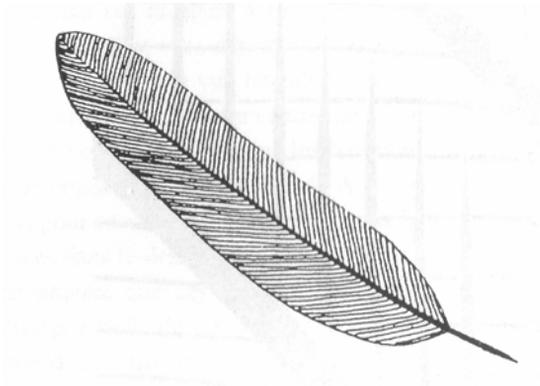


Fig. 1 : Penne et barbes d'une plume

L'examen d'une barbe sous une loupe, ou même à l'oeil nu, montre une bordure velue de chaque côté (Fig.2).



Fig. 2 : Barbule

Il s'agit d'un grand nombre de *barbules* dont le rôle est d'amarrer chaque barbe à la suivante. Des chercheurs ont estimé le nombre de barbules sur une plume : entre 750.000 et 1,5 million.

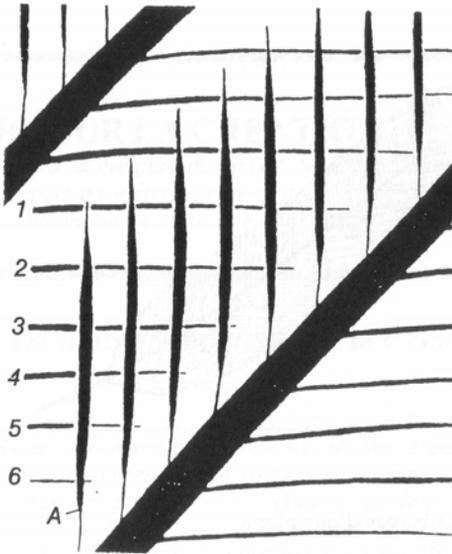


Fig. 3. Vue agrandie d'une petite surface entre deux barbes

La figure 3 montre une vue très grossie d'une petite partie de la barbe d'une plume. Les deux traits épais en diagonale représentent deux barbes mitoyennes entre lesquelles les barbules se croisent, celles de la barbe de droite recouvrant celles de la barbe de gauche. Le bout de la plume est vers le haut du dessin et toutes les barbules pointant vers ce bout sont d'une sorte alors que toutes les autres sur le côté opposé de la barbe sont d'une autre sorte.

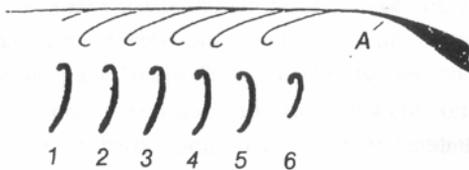


Fig. 4. La barbule A de la figure 3, vue de profil avec ses crochets.

Ceci est clair sur la figure 4 montrant à quoi ressembleraient ces barbules

si elle étaient vues à partir du côté gauche de la figure 3. En haut du dessin il y a une vue latérale de la barbule marquée A et au-dessous se trouve la coupe transversale de 6 barbules, marquées de 1 à 6, de la barbe voisine. On voit que les barbules 1 à 6 se terminent par une sorte de crosse alors que la barbule A comporte un certain nombre de crochets pour accrocher les crosses des barbules sous-jacentes (elles sont séparées dans le dessin pour plus de clarté).

On remarquera que ces crochets sont longs et flexibles, si bien qu'il ne sera pas facile de les déloger et qu'ils pourront maintenir leur prise même si les barbules inférieures ne sont pas toutes sur le même plan.

Les crochets sont si petits qu'on ne peut les voir sans l'aide d'un microscope, mais une expérience simple peut démontrer leur existence. Si deux barbes d'une plume ont été séparées, elles peuvent être réunies à condition que les barbules de la barbe la plus proche de l'implanture soient soigneusement posées sur celles de la barbe la plus proche du bout de la plume. Ceci positionnera les barbules dans la situation de la figure 4 et elles s'accrocheront facilement.

Un frottement maladroit des barbes ne permettra normalement pas leur accrochage, ni non plus si la barbe proche du bout de la plume est posée sur la barbe proche de l'implanture.

Il serait difficile d'imaginer une meilleure solution que la plume pour combiner la légèreté de construction et le maximum d'élasticité et de force.

En outre, tout surmenage entraîne simplement la séparation des crochets, sans fracture; dans ce cas l'oiseau peut ré-assembler les crochets en lissant ses plumes avec le bec, aussi facilement que le remontage d'une fermeture-éclair.

Il est évident que l'élasticité de la plume dépend de la liberté de mouvement des crochets dans les crosses des barbules en vis-à-vis. Tout esprit ayant le sens de la mécanique comprendra que les crochets s'useront s'ils ne sont pas convenablement lubrifiés.

Aussi la plupart des oiseaux possèdent une glande à huile sur leur dos juste à la racine de leur queue, et lorsqu'ils se lissent les plumes, ils plongent fréquemment leur bec à cet endroit pour se procurer l'huile nécessaire.

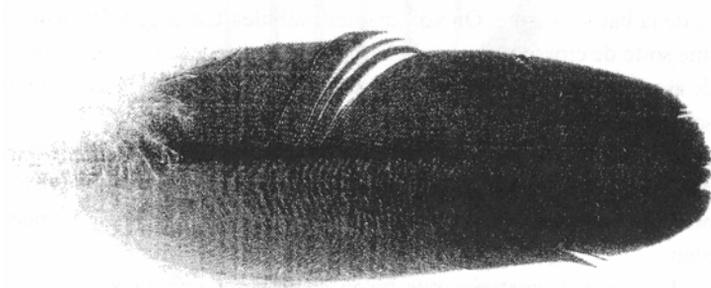


Fig. 5. Plume « dégrafée » devenue impropre au vol.

En outre cette manœuvre rend les plumes imperméables, et c'est ce qui permet à l'eau de glisser sur le dos d'un canard. Certains oiseaux, tels les pigeons, n'ont pas de glande à huile, mais produisent une poudre blanche lubrifiante semblable à du talc.

Pour celui qui croit en un Créateur plein de Sagesse, l'architecture de la plume n'est qu'un nouvel exemple de son oeuvre splendide. Pour l'évolutionniste, cependant, l'origine de la plume est un problème difficile, d'autant que les oiseaux fossiles les plus anciens ont des plumes parfaites. Les oiseaux, dit-il, ont évolué à partir des reptiles et les plumes ont évolué à partir des écailles du reptile qui se sont "effilochées". S'il y a une chose qui plus que tout rendrait une plume inutilisable, ce serait bien d'être effilochée: l'air pourrait seulement y siffler.

Si une écaille de reptile pouvait atteindre la taille d'une plume, ce ne serait qu'une surface dure et rigide qui se casserait rapidement.

Même si elle s'effilochait en une quantité de barbes flexibles, celles-ci ne serviraient à rien, car elles éclateraient dans le vent. Même si chaque barbe s'effilochait créant des milliers de barbules velues de chaque côté, celles-ci ne s'emboîteraient pas davantage que ne le font les barbules actuelles lorsqu'elles sont maladroitement juxtaposées.

Avant qu'une plume puisse offrir une résistance quelconque à l'air elle doit former une surface continue.

Toutes les barbules d'un côté de la barbe doivent avoir des crochets, tandis que les barbules en vis-à-vis n'ont pas besoin de crochets, mais doivent avoir leur bord supérieur recourbé pour recevoir les crochets. Qu'une telle situation puisse se produire graduellement par accident est incroyable, car ce dernier détail de la structure de la plume doit être complet avant que les barbes puissent se lier entre elles pour former une plume. Ainsi toutes les étapes concevables entre l'écaille et la plume sont toutes

également inutiles: une plume doit être complète dans tous ses détails **avant** d'avoir une utilité quelconque pour voler. Et si elle n'a pas pu évoluer graduellement, elle doit avoir été créée.

*

*

*

COURRIER DES LECTEURS

De Monsieur B.P. (Ardennes)

Après avoir lu l'article de Bill Cooper sur les dinosaures anglo-saxons, j'ai remarqué dans l'église d'Attigny, sur l'autel latéral dédié à saint Méén (Maianus ou Mévennus, un moine breton venu prêcher en Champagne au 7^{ème} siècle à la demande de Clovis II), un bas relief décrivant la scène suivante : devant un couple terrorisé, le saint enchaîne avec son étole un dragon ailé nettement saurien, à la longue queue, dont la hauteur sur ses courtes pattes peut être estimée à un mètre et demi. D'origine britannique, saint Méén était le neveu de l'évêque d'York. Il dut fuir devant l'invasion des Saxons et fonda le monastère de Gaël, près de Rennes. C'est au retour d'un pèlerinage à Rome qu'il débarrassa de ce monstre la région d'Angers. Il mourut à Gaël (aujourd'hui commune de Saint-Méen) le 21 juin 665, donc à une époque proche des chroniques dont Le Cep a parlé.

Du P. G. (Hautes-Alpes)

(A propos de l'article de G. Salet sur la science et la théologie)

La théologie, comme le mot l'indique, est la science de Dieu par la Parole de Dieu. Le critère de la vérité en théologie est le suivant :

« C'est vrai, parce que Dieu l'a dit ».

Quel est le critère de la vérité dans le domaine scientifique ?

La science s'appuie sur l'observation, l'expérience et le calcul, et son but est de comprendre les LOIS divines qui régissent l'ORDRE de la création : notre milieu vital. Toutefois cette science ne suffit pas, car il faut que la science soit gouvernée dans son travail par la SAGESSE et autres dons du Saint Esprit, sinon la science peut dévier dans une utilisation des Lois divines maladroite, dangereuse ou même perverse, comme on l'a vu tout au long de l'histoire et plus encore de nos jours.

Mais la théologie et la science s'enracinent dans l'histoire. Il convient donc dans les deux cas d'avoir l'humilité devant les faits. C'est ce que les Apôtres exigèrent pour celui qui devait remplacer Judas : être un témoin des faits.

Principe de base : Il n'y a aucune contradiction réelle ni possible entre une théologie loyale et une science honnête.

Les difficultés ont surgi soit parce que les théologiens ont mal compris ou imparfaitement porté témoignage de la Vérité Révélée, soit parce que les hommes de science, ou prétendus tels, ont pris leurs hypothèses pour des certitudes démontrées. Dans les deux cas les théologiens et les hommes de science n'ont pas agi suivant la Loyauté et la Sagesse.

*

*

*

**Venit sicut dixit
Carl Christaki**

On attendait, l'on attendait
C'est fou ce qu'il fallait attendre
Ce que l'Homme avait cru comprendre :
L'envoi du Fils qu'on attendait.

L'on attendait ; l'on attendait...
Eve, jadis, s'était fait prendre,
N'étant plus capable d'attendre
L'Eternité qui l'attendait.

Noé ; puis Abraham ; Moïse,
Les prophètes, de jours en jours
Ont annoncé l'heure promise,

Non de la divine vengeance,
Mais du Messie, un Dieu d'Amour...
Dont Béthléem vit la naissance,

Et qu'Israël attend toujours !

*

*

*